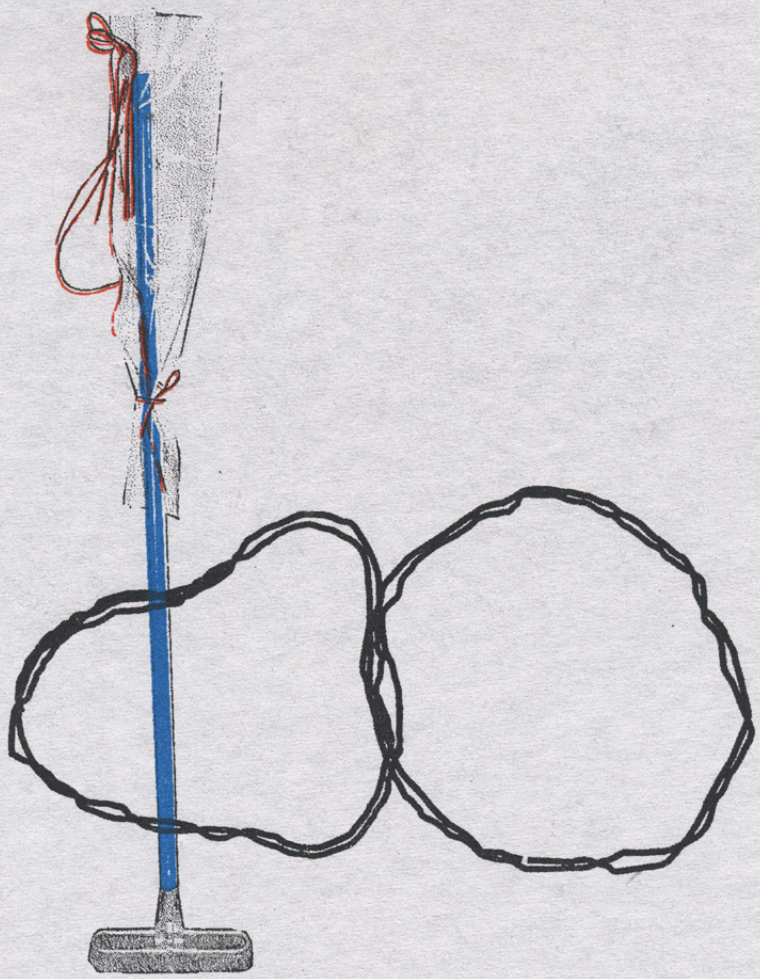
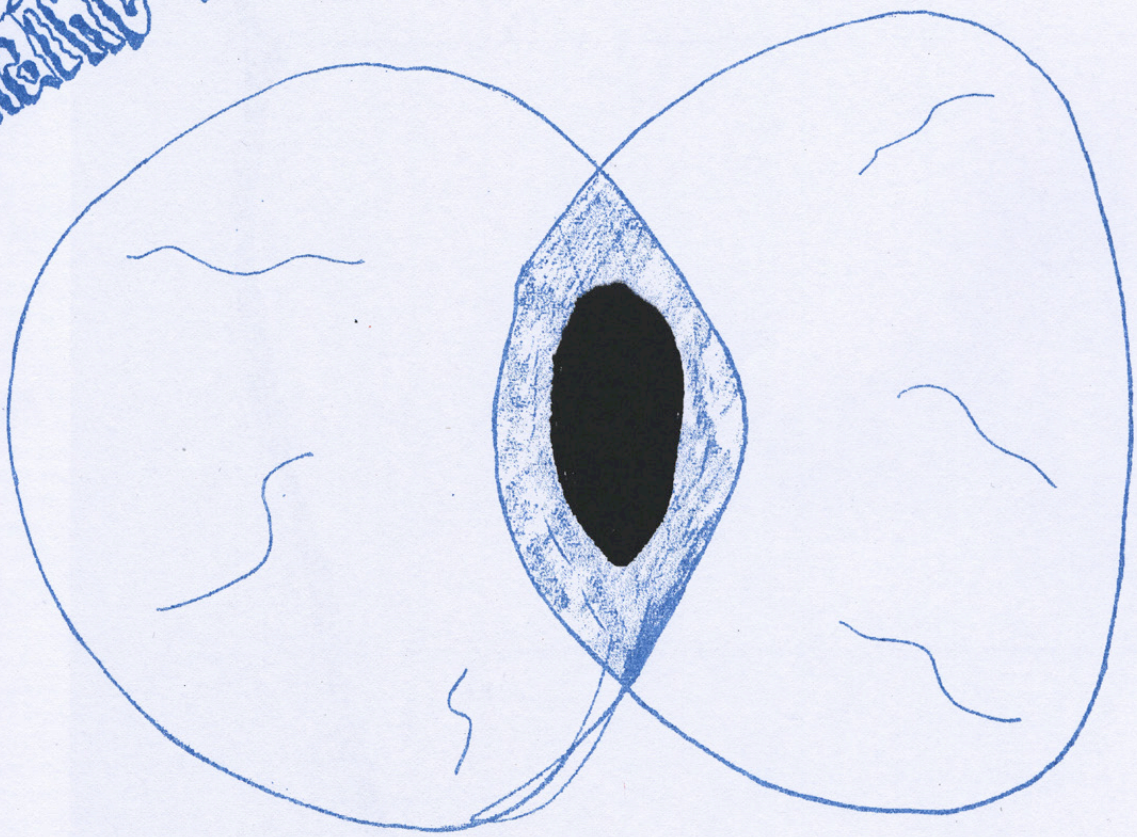
La vue d'ensemble



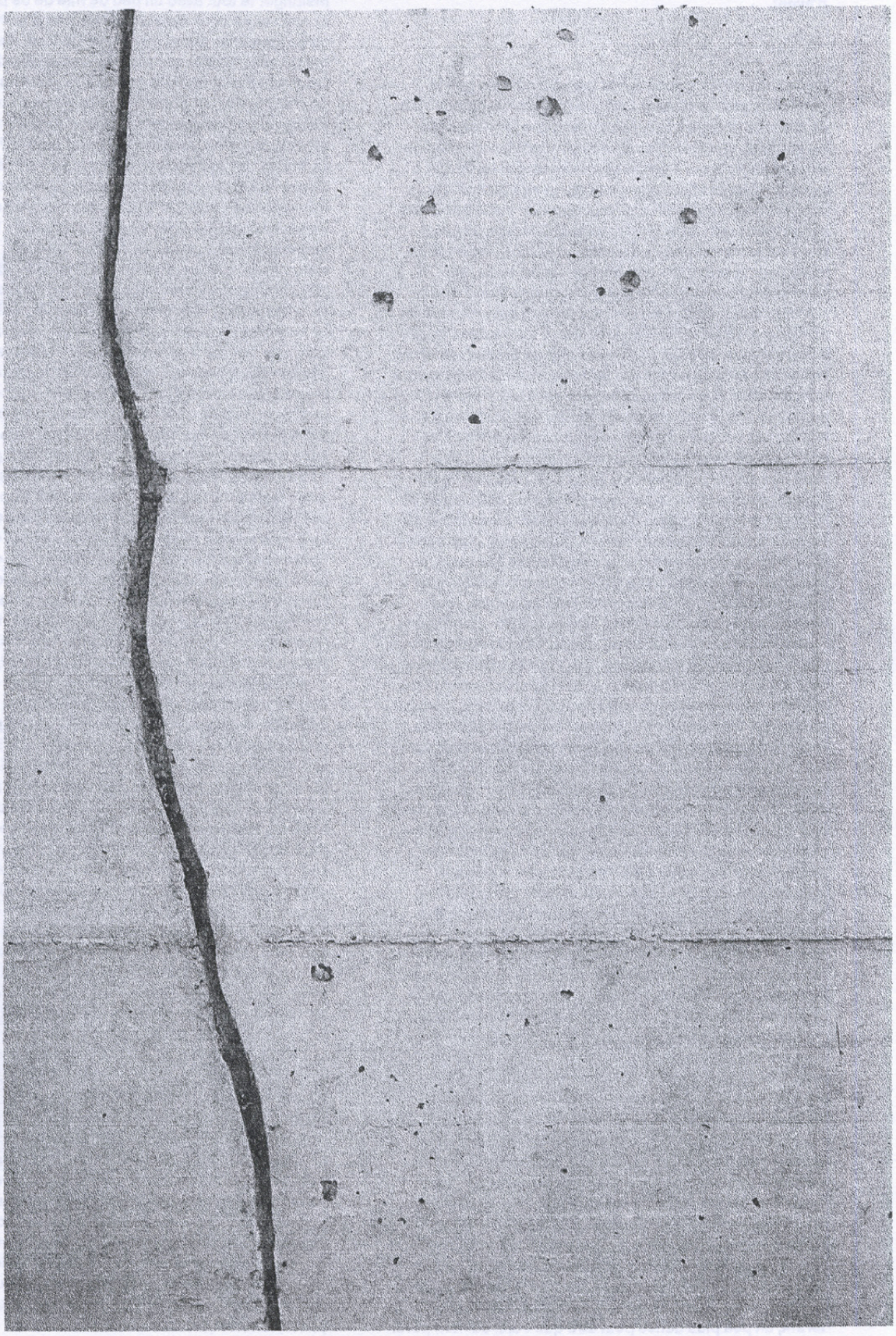
Carnet de résidence #5 - François Dey - Malévoz Quartier Culturel

THÉMATIQUE

domaine du dedans, du dehors



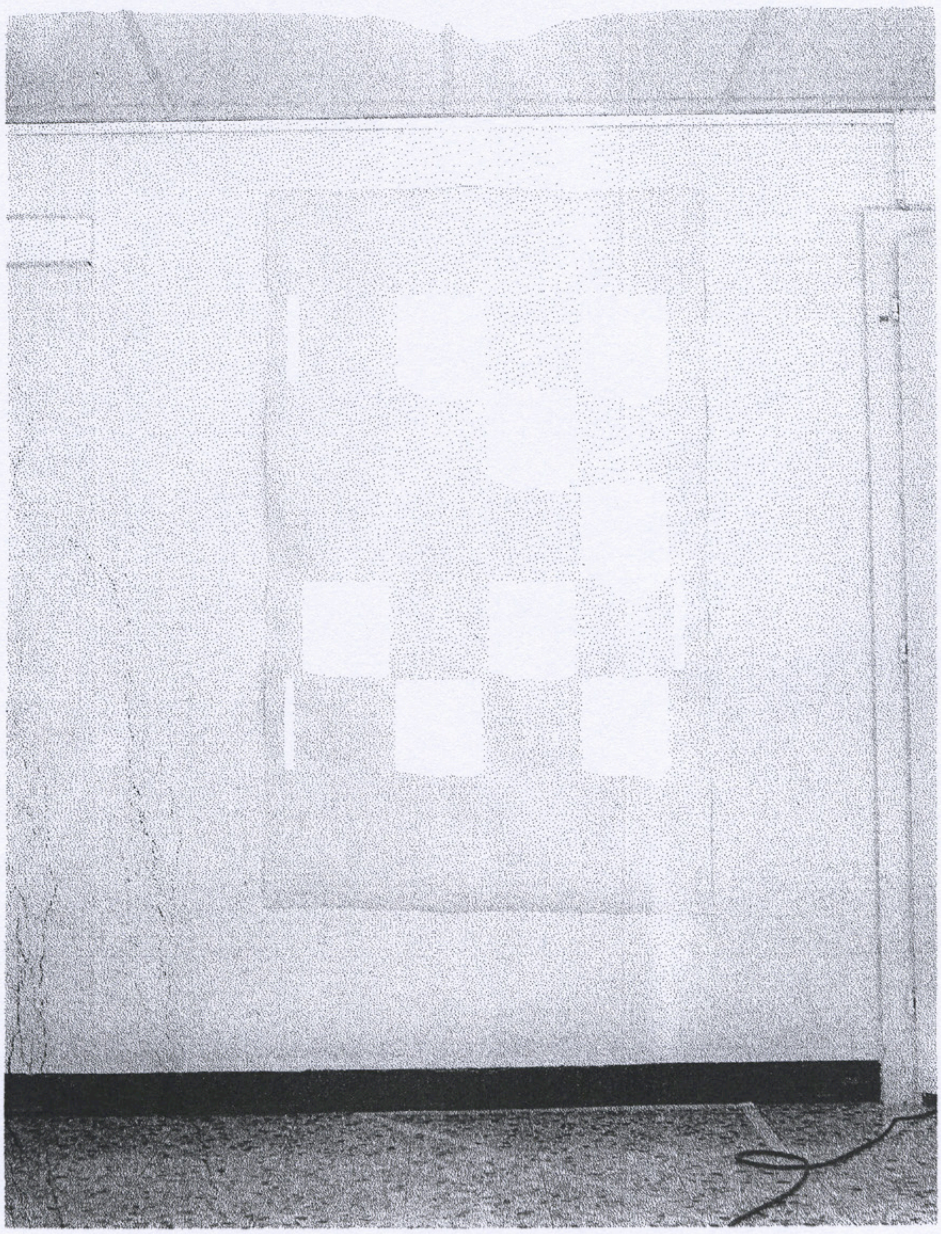
Contenu: adjectif, Que l'on se retient d'exprimer.

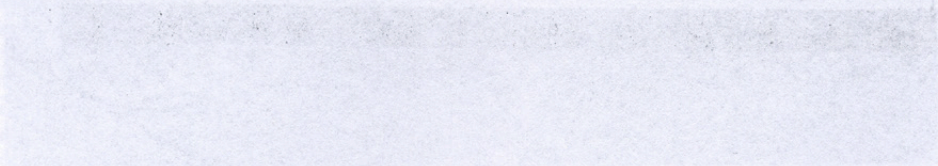


Je viens le mardi, car le lundi c'était encore le mois d'avant.

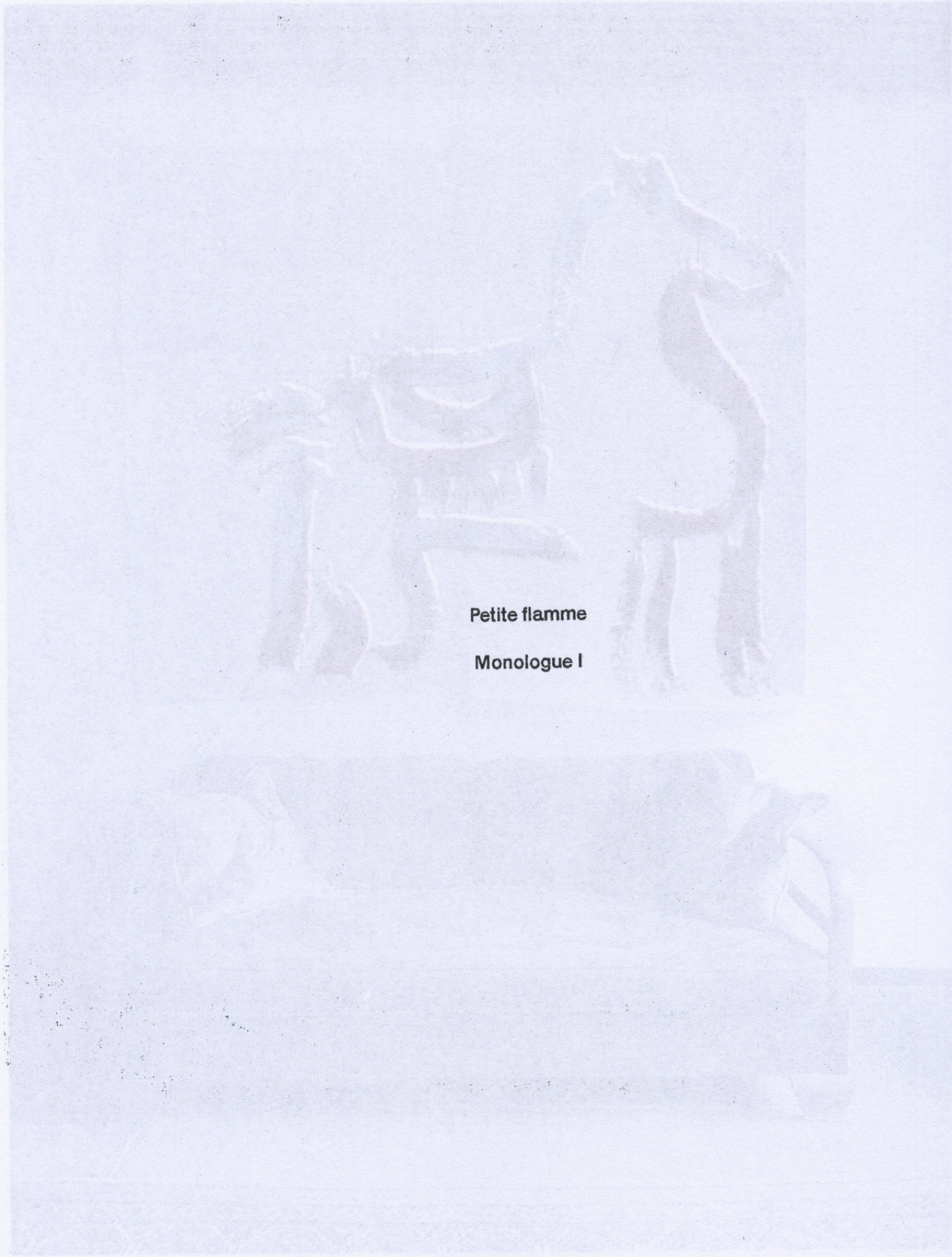
La petite carte dessinée sur la tablette du train que je cherchais pour le dernier tronçon direction Monthey Ville. Je cherche le Grillet, le Gillet, c'est là que je vais monter au sommet, si le bus m'amène avant jusqu'à la station de ski. Oui ce train qui à un certain moment fait un virage à nonante degrés et change de côté, on se trouve là sur la droite. L'hautparleur dit qu'il faut appuyer sur les boutons si l'on veut sortir, faire arrêter ce train. Je jette un coup d'œil sur le versant nord, dira t'on, et je crois reconnaître, voire pour la première, cet hôpital. La carte de mon IPhone enclenchée, je me regarde bouger, le point semble faire des à-coups, je me demande s'il est judicieux de sortir au premier arrêt.D'on bon pas je rentre dans la ville et sorute pour un café. Il y a cette tête de bouffon énorme qui gentiment tourne sur elle même surplombée de quatre hélices, enfin ces cornes à l'envers qui à leurs extrémité se dotent d'un semblant de clochette. Des cornes il y a en a cinq. Les confettis, quelques bouts de verre bleuâtre ici et là, les verres en plastique, polypropylène peut être ? Peut être même cautionnés ? Je ne sais pas, tout ce que je vois c'est ce geste qui d'un seul coup les balance ici et là derrière des barrières. Quelque chose ressemble à du pain, je vois la terrasse à l'ombre, mais je suis bien habillé dans mon complet de laine, le sac d'habits à la main, le dos raide avec mon sac de dix kilos. Je suis le nouveau qui arrive en ville. Je le vois, mais je le demande, vous avez plus de croissants ? Peut être en a t'elle caché un ou deux pour le promeneur tardif, il n'est pas plus que 9:30. Alors que ma main glissait sur la porte elle s'ouvrait toute seul à moi, j'attends l'addition et d'un geste cavalier je me dis faire bonté pour cette belle nouvelle aventure, je laisse cinquante centimes de pourboire, j'arrondi à cette pièce que je sais avoir en ma poche et fait semblant d'un normal tout naturel. J'ai décidé de prendre un petit pain, je vais le comparer avec celui d'il y a deux jours, ceux que mon père ramène pour ma fille mais que je trouve encore normal d'y gouter. Le sac d'habit ne passe pas sur la chaise, je décide de le poser à soi même sur cette peinture de petits point, l'autre sac s'y juche sa poche supérieur toujours ouverte. Le velcro ne fonctionne plus, pourtant il y a de cela même pas une année alors en attente d'un avion ou alors dans un train j'avais pourtant récolté fil après fil, peluche et brindille de la nature. Elle me serre mon petit café noir, une tasse plutôt haute que large, une ligne moderne, peut être italienne, une crème sur le côté dans son petit godet en chocolat. A l'instant une lumière s'allume entre deux neurones, celui de la nostalgie de la Gruyère et celle du carbohydrate si c'est bel et bien de cela dont je veux parler. J'ai les lèvres en feu, des boutons de fièvre me sont apparus un peu partout. Comme je disais plus tard à Katia, toujours un peu surpris de me sentir fatigué, ce premier variant collant à ma forme, j'avais alors forcé mes montées de raquettes la semaine dernière en station de ski pour ne pas payer l'abonnement. Cette effort quand à me prouver que j'avais alors encore la forme de toujours, suivit d'une petite cigarette maquillée avec mon ami Xavier, s'était alors sans doute révélé être la cause de la peine éprouvée sur mes deux lèvres alors que je m'essayais à mordre à travers ce petit pain qui se trouvait être tout de même un petit peu différent, un peu plus dense peut être que celui de mon père.

Après quelques mélanges de crème, café alterné, je gobais le reste, le godet en une fois et finissais par mélanger le tout avec un peu de mie de ce petit pain pour appréciер ce deuxième petit déjeuner d'arrivée alors qu'en face chez Kuoni, l'édition d'un filme de vacances me donnait bientôt une réaction non épileptique mais un jugement plutôt critique quand à la personne qui décida d'accélérer le rythme de cette vidéo de présentation, et hop un petit clignement de verre on fait santé sur un bateau, Jamaica. Avais-je vraiment bien lu ? Jamaïque ? La pause des techniciens de surface était résolue, ils se dispersèrent respectivement dans leur directions avec leur machines puis par peur pour mes oreilles, je me rendais alors compte que j'inhalais et exhalais la fumé d'un moteur deux temps qui se cachait sous une boite portée sur son dos, n'étant plus sur si c'était le froid ou la fumé, je continuais à expirer pour voire si la fumée, enfin, allait se disperser de mes poumons. Allais-je porter ma tasse, sa soutasse, la cuillère, le petit panier en osier et cette serviette dedans ? Je jugeait cette fois la mesure trop démesurée, il faudrait qu'elle essuie de toute façon la table de toute ces miettes que j'avais laissé tomber de mon petit pain, et puis c'est vrais j'avais donner un pourboire alors j'étais comme ça protéger de cet acte. Je partais sans vraiment me retourner, enfin décidé à gravir cette route jusqu'à l'hôpital. J'observais l'autre terrasse au soleil mais de toute façon il y avait bien trop de bruit, et ces jeunes gens qui me faisaient presque peur avec leur air bien trempés, avaient t'ils passés la nuit dehors ? Au bout de la route, erreur il fallait changer de côté longer la belle ligne rouge et blanche de diagonales qui interdisait l'entrée de voitures en cette dernière journée de carnaval. Encore une enjambé et un conducteur me fait signe, j'accélère le mouvement et sautille vers le prochain trottoir. Là une poubelle composte gît sur le sol, j'aurais aussi certainement eu ce geste débile alors sous l'emprise peut être frustrée d'une soirée sans gratification de la gente opposée. Je regarde quelque chose qui de plus en plus ressemble à une œuvre, un peu trop haut déjà, je recule et imagine que peut être c'est la propriété de Malévoz. Un bel endroit pour se rassembler me dis-je, c'est une sorte de cimetière. Je m'approche et j'aime déjà ces prénoms anciens, Hémoglobine, je veux dire, mais ce n'est pas ça, Hermonine peut être. Ils ont tous le même noms, ce sont des familles, aisées peut être, soldat ici et là, je me demande mais qu'est-ce-que donc je ne sais pas, oui la guerre 14-18 cela fait sens mais qu'est-ce qu'ils foutaient là, ici il n'y a jamais eu la guerre ? Une série de photos énormes montées sur cadres en métal dans une atmosphère plutôt lugubre s'étaient précisément en rangées avec des portraits de gens, de choses, de fleurs à bout de vie, oui c'est bel et bien un cimetière. Cet homme n'a pas l'air content du tout. Puis une soulpture que je préfère, la plaquette du nom placée en son milieu comme s'il y avait eu une erreur, je l'aurai vue plutôt à coté moi. Est-ce une cloche énorme, un dôme renversé ? Peut importe, j'observe rapidement cette architecture, oui cela fait sens. Puis je décide de passé par derrière de ces serres, qu'elles sont belles et grosses, sont t'elles à eux, à Gabriel ? Je n'observe pas vraiment mais il n'y a pas un chat, je sors mon téléphone qui toujours glisse sur son support iPhone cassé, je me tourne et fais une photo de cette scène de béton remplie de lierre, enfin d'une plante qui grimpe, qui s'accroche et qui donne de belles feuilles. Je me vois passer pas là avec mon groupe pour faire un portrait, le bloque de béton s'ajuste presque au cadre de la photo, fantastique.





"Son regard est étrange et paresseux, mais il a une puissance qui est assez unique. Il ne semble pas pénétrer en vous, mais vous faire enter en lui", ajoute elle.



Petite flamme

Monologue I

D'un geste précis,
il ouvre son paquet de clope
comme d'autre ouvriraient
le capot de leur voiture.

Le couvercle reste en haut
il ne retombe pas.

Il fait rapidement le compte
des munitions qu'il lui reste
pour finir la journée.

Il tapote sous son paquet,
et en voilà une qui sort du rang.

Cette cigarette est le crayon
qui dépasse d'une tête tous les autres
lorsque deux enfants jouent
à la courte-paille.

Technique bien connue
pour semer la pagaille
dans l'esprit de son adversaire.

Lui a toujours fait
confiance au hasard
alors il n'hésite pas
et d'un geste décidé
il la sort du paquet
- sans comparer sa longueur
avec une voisine -
puis dans l'enchaînement
brise le filtre avec ses dents.

Ça doit forcément
signifier quelque chose
ce «sans filtre».

On fume comme on vit,
c'est bien connu, non ?

Là voilà, entre ces lèvres.

Encore éteinte,
mais prête à l'allumage.

Cette cigarette est semblable
à la mèche d'un bâton de dynamite.

Elle est mue par un unique désir:
la première étincelle.

Son feu, où l'a-t-il mis ?

Il vide le contenu de ses poches
sur la table, se met à pester,
à dire «merde, que ça fait chier».

A qui a-t-il pu le prêter ?
C'est ce con de Seb'.
Il en est convaincu,

Il est comme ça Seb',
il prend, ne rend jamais.

Il fait pas exprès, ne veut pas voler
il oublie juste de redonner.

C'est une maladie, qu'il dit.

Lorsque que tu lui tends
un billet ou un briquet
tu sais que tu lui dis «ciao»
que c'est un aller-simple
que plus jamais tu le reverras.

Mais malade ou pas,
Seb' est un con quand même
parce qu'une cigarette éteinte
c'est pire que pas de cigarette.

Nerveusement,
il la passe entre ces doigts
comme un joueur de poker
tuerait le temps
avec un de ses jetons.

Voilà une «mad'moi'zelle» qui passe,
il l'interpelle «sans filtre»
pas grossièrement
mais sans mettre les formes.

Elle ignore sa question
et lui l'oublie aussi vite.

Dans une vitre
il croise un regard,
mime ce qu'il cherche,
on lui lance une boîte d'allumette.

«Elle est pour toi», lui dit la voix.

La première est la bonne.

De sa main gauche
il protège sa petite flamme,
ses lèvres pincées bougent légèrement.

Le vent s'engouffre
entre ces doigts serrés.

Malmenée, bousculée, vacillante.
Sa flamme est un enfant perdu
au-milieu d'une immense foule.

Il lui parle.

Lui dit d'écouter sa voix
qu'elle doit rester avec lui.

Lui dit de ne pas le quitter.
Lui dit «accroche-toi»,
que ça va aller, que c'est
un moment difficile à passer
mais que bientôt ça ira mieux.

«S'il te plaît, éteint-toi pas»,
qu'il lui murmure.

Puis la jette par terre
sans un regard.

Petite flamme disparaît
aussi vite qu'elle est arrivée,
retourne vivre dans l'ombre
comme un animal s'éclipse
au lever du jour.

Le plaisir de la première taf'
se lit sur son visage.

S'il fume, c'est pour cet avant-goût.
Le reste n'est que réchauffé.

Voilà ce que je pense
en regardant la braise rougir
et ses joues se creuser.

Et sa clope va-t-il la finir ?
Et si oui, par plaisir ou par obligation ?

Fait-il partie de ceux à qui on a appris
«à ne pas gaspiller» ?
Que l'on doit terminer tout ce qu'on commence.
Un marathon, une cigarette ou une assiette.

Cet esprit du siècle passé
qui se résume dans cette phrase
que ma grand-mère n'a cessé de me répéter
à chaque fin de repas : «Finis moi-ça».

Pour se faire, elle me tendait
une corbeille en osier
dans laquelle était disposée
d'épaisses tranches de pain noir.

Et mes petits doigts
qui s'amusent à traverser la mie
et faire des boulettes.

Et les siens qui écrasent
son morceau de pain contre la porcelaine,
pour éponger un reste de sauce
ou aimanter un grain de riz isolé.

«Surtout, ne pas laisser perdre.»

Cette règle s'applique-t-elle
à tout ce qu'on amène à nos lèvres ?

Lui tire une dernière fois
sur sa clope et s'en va.

Le coude de son mégot
dans le fond du cendrier
est la seule trace qui reste
de son passage.

Après quelques jours passés
dans un hôpital psychiatrique,
on finit sans le vouloir vraiment
à tout analyser.

A chercher des symboliques,
à décortiquer des expressions
pour leur donner un sens.

C'est peut-être naïf et maladroit
mais c'est un moyen comme un autre
d'essayer de comprendre.

C'est le mien.

Faute de mieux,
je m'accroche au langage.

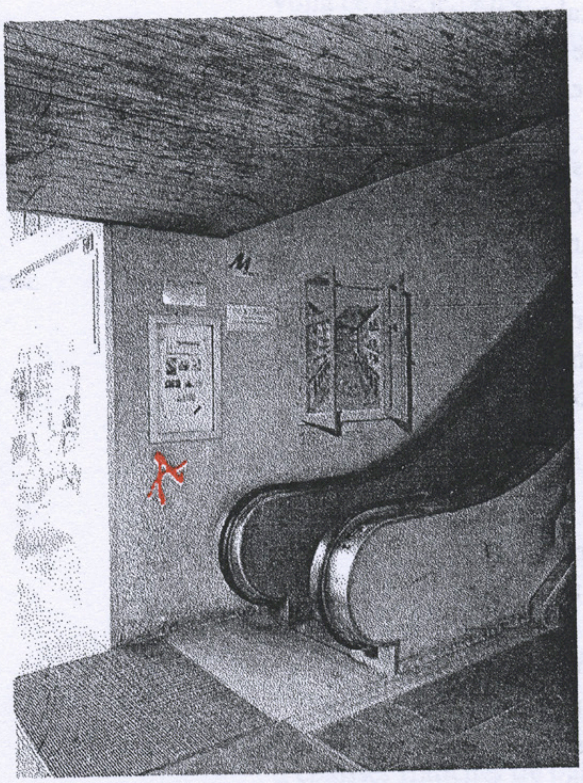
Je me dis que tous les deux,
nous tenons quelque chose
au bout de nos lèvres,
qui se consume.

Lui fume des cigarettes.
Moi, je lis un texte.

Une combustion invisible
où chaque mot pourrait être le dernier.

La petite flamme, la cigarette, la voix.

Tout finit par s'éteindre.



Le cœur

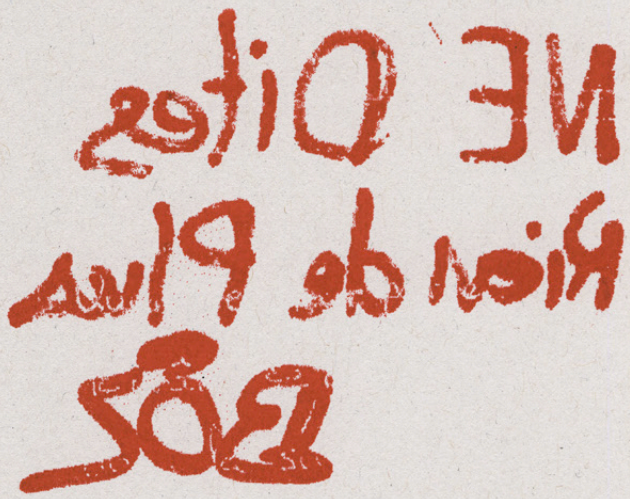
Quand le cœur parle
le crâne se crispe
dans la sueur pâle
de nos larmes qui gisses

Sur nos joues émus
comme un cathaclisme
à nous faire perdre la vue
et fais revivre le catharsis

A nos anges déchus
que le temps nous fais lapsus
de ceux qu'on à déçus
et ces âmes qu'on ne verra plus

A nos cœurs brisés milles fois
par tant de manigances
à ceux qui reprennent la foi
une fois devant la potence

Je vous crie mon amour
à ce monde de bruttes
à ceux qui ne voit plus le jour
je te promet lêve toi et lutte



gésir

1.

Être couché, étendu, sans mouvement (gisant).

Le malade gît sur son lit, épuisé.

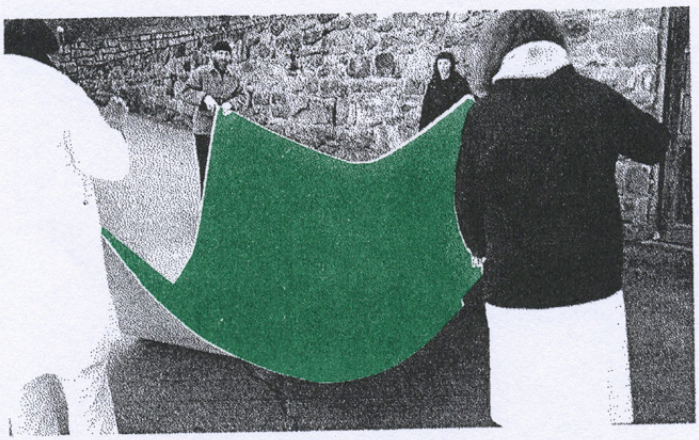
Ci-gît(ou ci-git) ici repose (formule d'épitaphe).

2.

Se trouver.

C'est là que gît le problème.

Romanticism ("In the beginning was the act"). But what Lukács contributes here is the beginning of a *historical* understanding of form: under what conditions do forms emerge and how is it that forms carry with them, communicate and transform, the social and authorial conditions of their own emergence?



A la Femme que j'attends

Sais-tu que je t'attends depuis plus de trente ans
Et qu'il était grand temps que vienne ce printemps ;
Toi que j'ai vue sans trêve dans mes plus beaux rêves,
Ô ma Vénus, mon Ève, étais-tu donc en grève ?

Douce illumination qu'est ton apparition !
Début d'une passion forte et sans rémission !
J'enlève ma cuirasse et à tes pieds me place,
Puis tu brises la glace, me prends et m'embrasses.

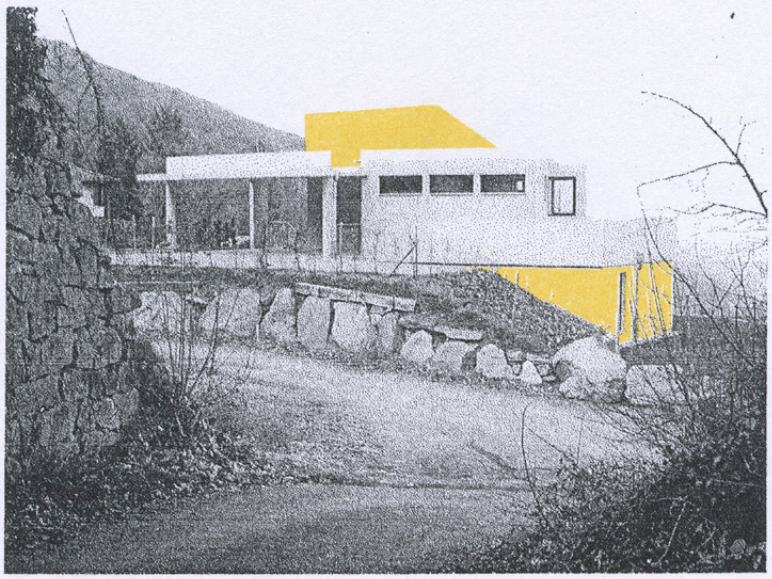
Contre ton sein étreint, j'en oublie mon chagrin ;
Et d'un autre quatrain tout en alexandrins,
Je t'écris en échange une étrange louange
Qui fait couler, mon ange, le fruit des vendanges.

Et ce fort nectar d'or qui nous rend ivre-fort,
En nous mettant alors d'accord sur nos transports,
En rendant moins torpide mon cœur intrépide,
Rend notre union limpide et le reste... insipide.

Dans les bois du djinn,
On y boit du gin
Dans des œufs d'engoulevent.

Dans les bois du djinn,

Dans des cercles d'encoulevent.

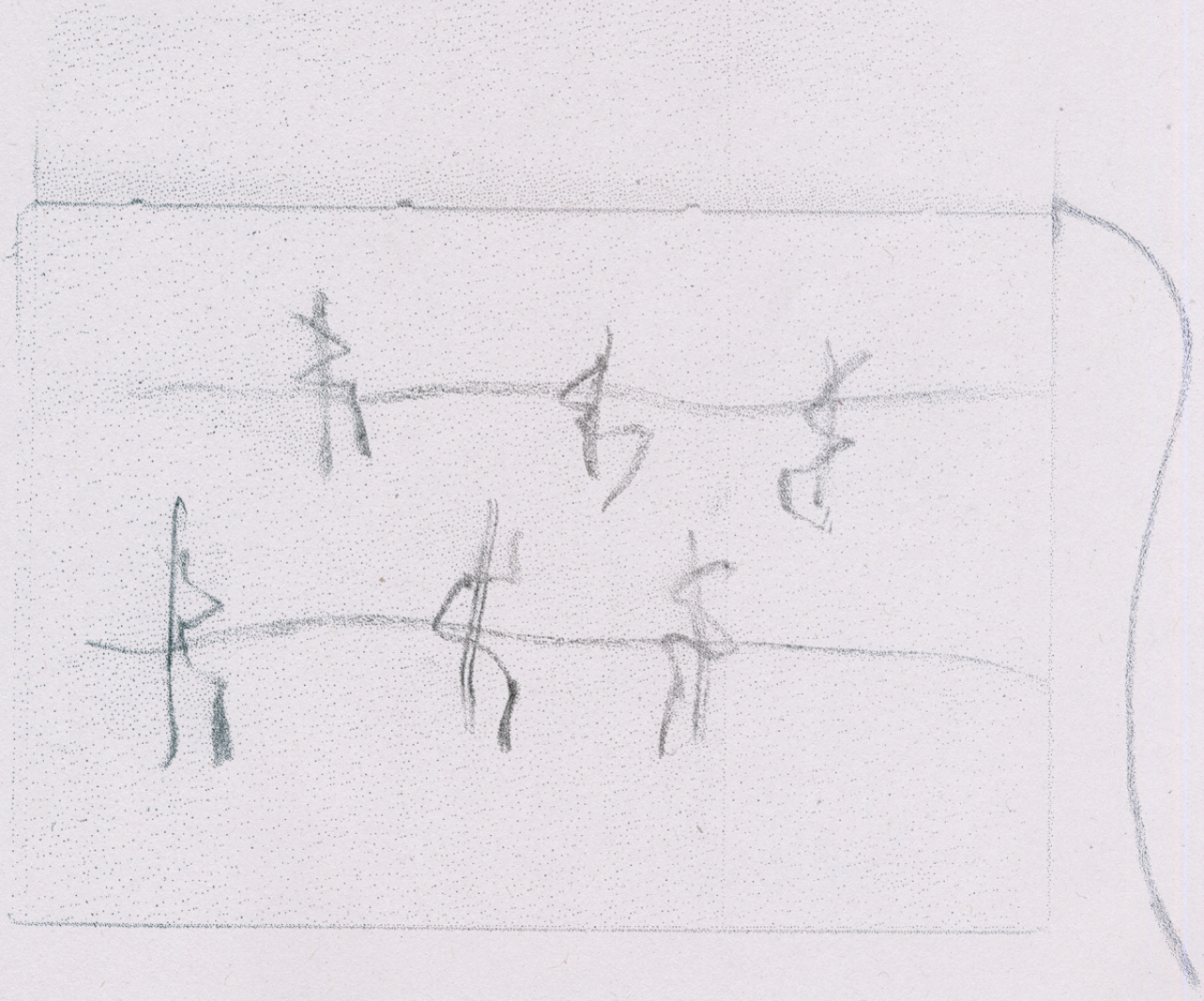


take control of the inhibiting, excluding instincts." By the same token, "every characteristic absence of spirituality [*Ungeistigkeit*], every piece of common vulgarity, is due to an inability to resist a stimulus"[1]—the inability to set a *no* in opposition. Reacting

L'éternité est un but inaccessible
Personne, de ce monde, peut y arriver
Car personne ne peut vivre pour toujours
Plus d'une personne meurt chaque jours
J'aimerais pouvoir me suicider
Mais on me dit que c'est impossible

Que je n'ai pas le droit
Que faire ça serait contre nature
Mais je n'ai demandé à naître
Que pour me faire traiter de traître
Alors je me contente des brûlures
Qui me porteront sur la croix

La vie m'intéresse peu
Je préférerais partie loin d'ici
Pouvoir, dans le cœur, m'enfoncer un pieux
Et enfin quitter cette vie



Livija est à mes côtés, elle peint, en chaussettes, au rouge, rose foncé, bleu, vert, jaune, blanc et jaune. À chacune de ses demandes, je lui rétorque qu'il faudrait juste attendre jusqu'à la fin de mon carré. Elle me dit, une fois plus grande que son ami Tai-Tai, elle aussi, elle veut dessiner des carrés blancs. Loïc, je lui avais demandé s'il voulait nous joindre, cela faisait un moment qu'il était dans notre proximité sans rien dire. Après deux mots je compris qu'il était là pour une autre raison. Il portait ce jour une jaquette blanche avec la paterne d'un échiquier blanc. Fabien était là avec Numa, il me demandait si je voulais pas mettre un peu de couleur. Cela faisait huit minutes que j'expliquais les cheminements de cette œuvre comme disait Numa. Je terminais mon monologue réalisant aimer bien parler. Conditionnement disait Racha. Renata trouvait que cette peinture s'alliait bien aux expressions plus spontanées des trois grosses peintures, les copies du cheval de Léonard, du tatouage de Christine et du pied de table d'Iris.

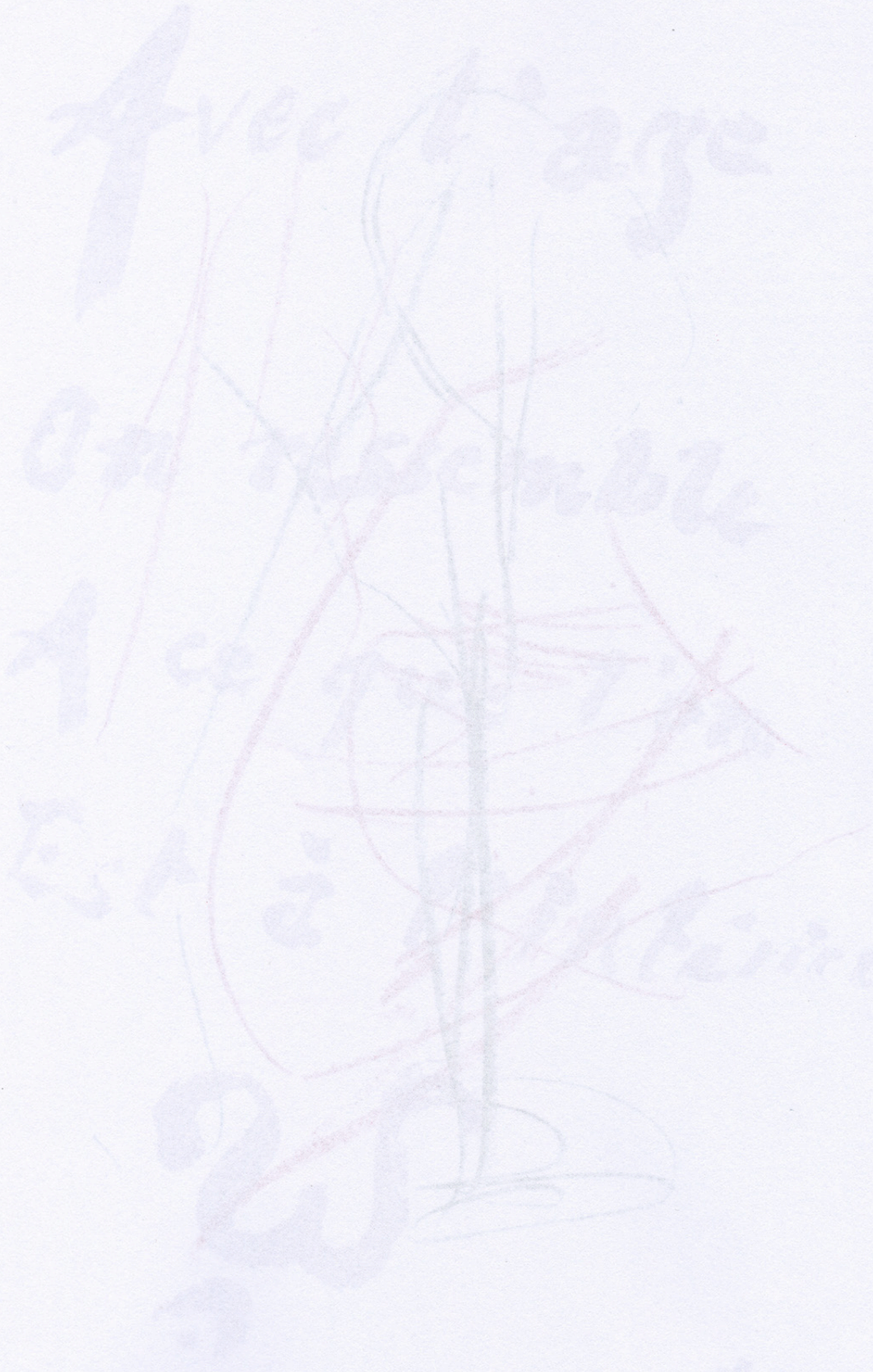
Avec l'âge

On ressemble

À ce que l'on

Est à l'intérieur.

Chris 22



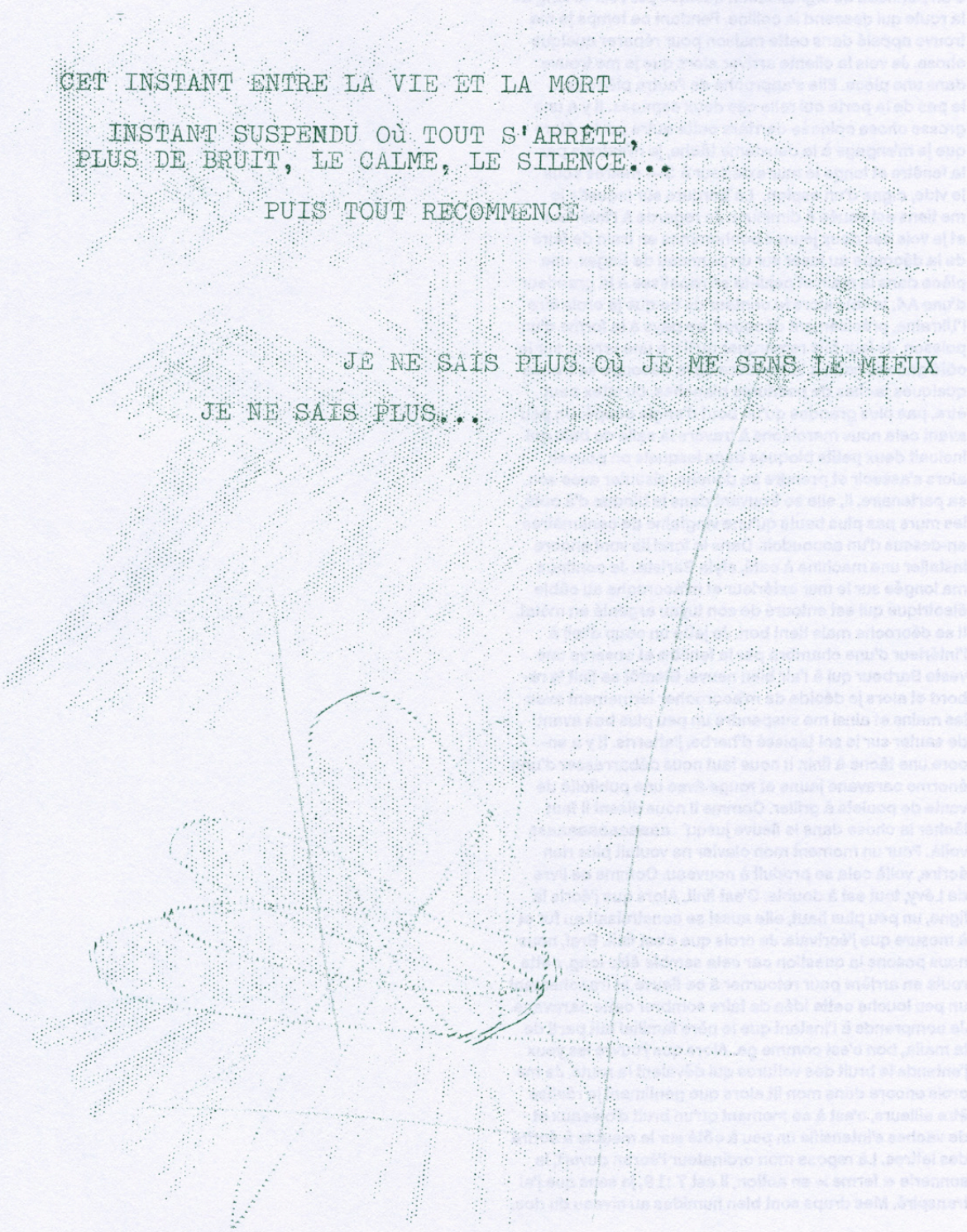
CET INSTANT ENTRE LA VIE ET LA MORT

INSTANT SUSPENDU Où TOUT S'ARRÊTE,
PLUS DE BRUIT, LE CALME, LE SILENCE...

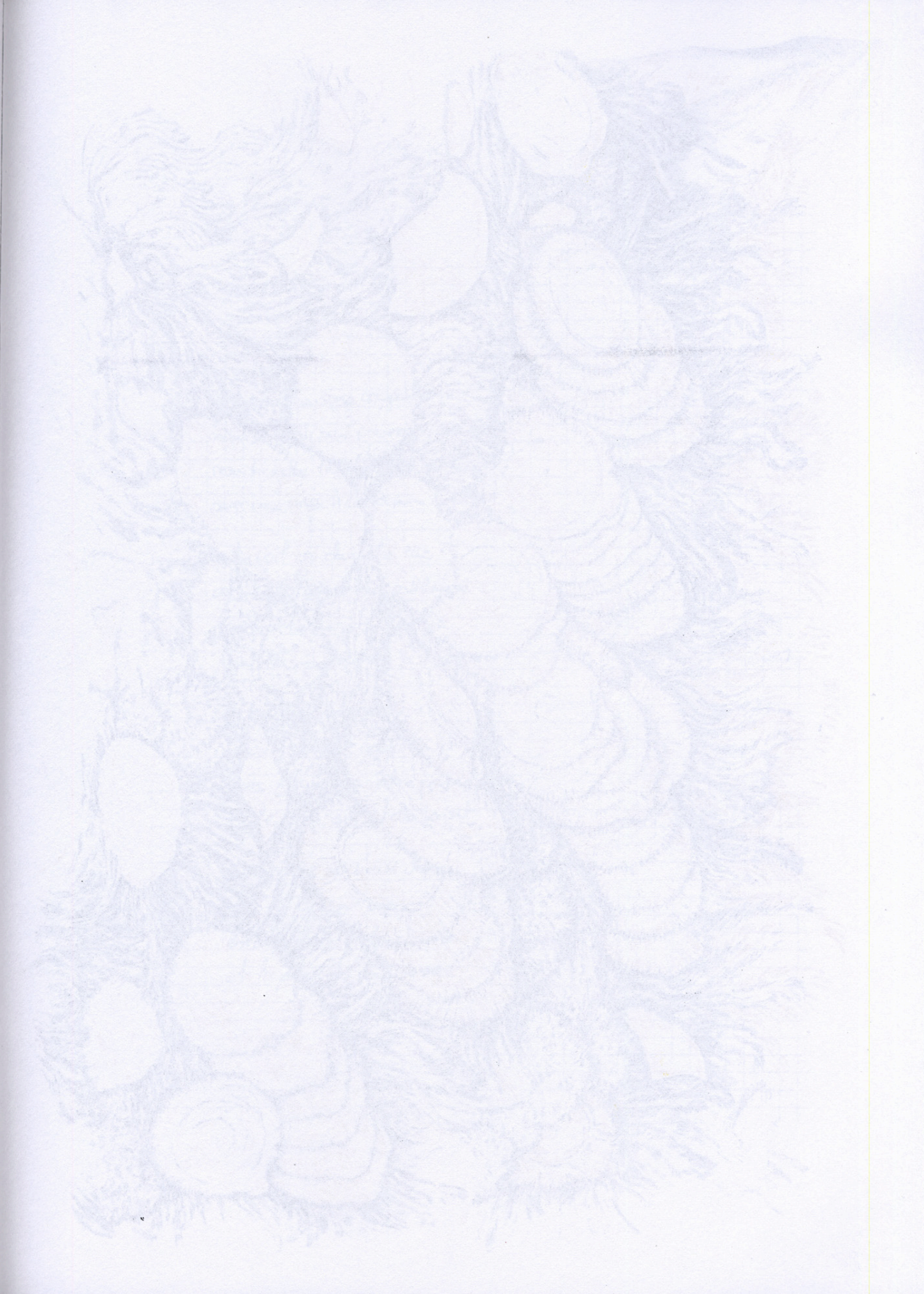
PUIS TOUT RECOMMENCE

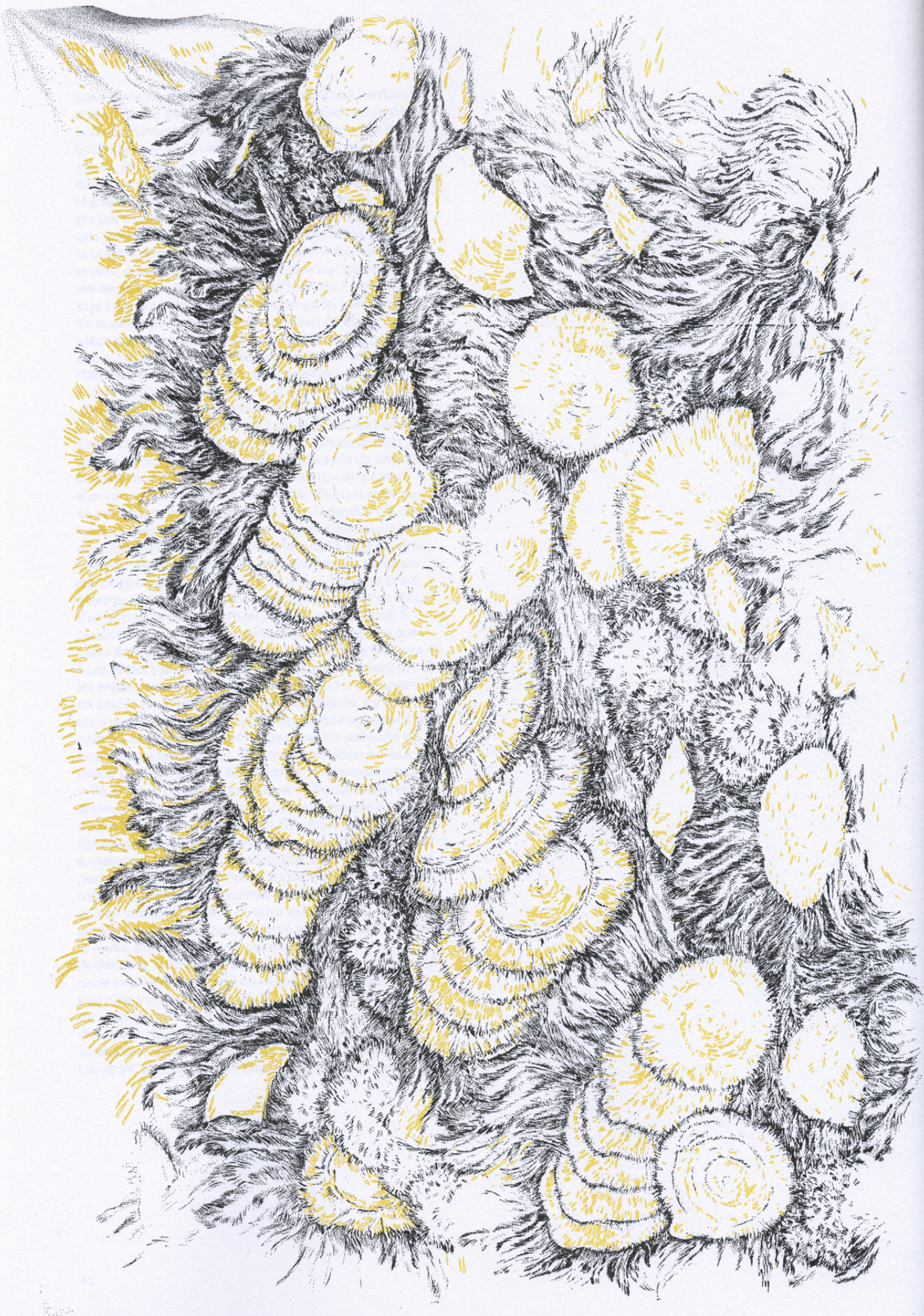
JE NE SAIS PLUS Où JE ME SENS LE MIEUX

JE NE SAIS PLUS...



Avec Ginta nous avons caché une bouteille à l'arrière d'un panneau de signalisation quelque part sur le long de la route qui descend la colline. Pendant ce temps je me trouve appelé dans cette maison pour réparer quelque chose. Je vois la cliente arriver alors que je me trouve dans une pièce. Elle s'approche de l'autre pièce vers le pas de la porte qui relie ces deux espaces. Il y a une grosse chose coincée derrière cette autre porte. Alors que je m'engage à la deuxième tâche, je m'extraie par la fenêtre et longe le mur extérieur à 3-4 mètres sous le vide, digne d'un espion. La bordure sur laquelle je me tiens est vouée à diminuer. Je regarde à l'intérieur et je vois ces deux jeunes bonhommes en train de faire de la découpe au laser sur un panneau de Sagex, une pièce dans la main et celui-là se rapetisse à la grandeur d'une A4, je vois alors le contour de ce que je crois être l'Ukraine, précisément découpé, ce pays à la forme d'un poisson. Je leur fais remarquer qu'il y a une erreur, sur le côté gauche haut, à la frontière de la découpe se trouve quelques taches de peintures blanches, du latex peut être, pas plus grandes qu'un bout d'ongle coupé. Un peu avant cela nous marchions à travers la salle de bain qui incluait deux petits bloques dans lesquels on pouvait alors s'asseoir et prendre sa douche, discuter avec son, sa partenaire, il, elle se trouvant dans le bloque d'à côté, les murs pas plus hauts qu'une vingtaine de centimètres en-dessus d'un accoudoir. Dans le fond ils vont encore installer une machine à café, style Barista. Je continue ma longée sur le mur extérieur et m'accroche au câble électrique qui est entouré de son tuyau argenté en métal. Il se décroche mais tient bon. Je jette un coup d'œil à l'intérieur d'une chambre par la fenêtre et observe une veste Barbour qui à l'air bien neuve. Bientôt se finit le rebord et alors je décide de m'accrocher fermement avec les mains et ainsi me suspendre un peu plus bas avant de sauter sur le sol tapissé d'herbe, j'atterris. Il y a encore une tâche à finir. Il nous faut nous débarrasser d'une énorme caravane jaune et rouge avec une publicité de vente de poulets à griller. Comme il nous disent il faut lâcher la chose dans le fleuve jusqu' aaaaaaaaaaass voilà. Pour un moment mon clavier ne voulait plus rien écrire, voilà cela se produit à nouveau. Comme ce livre de Lévy, tout est à double. C'est finit. Alors que j'écris la ligne, un peu plus haut, elle aussi se construisait au fur et à mesure que j'écrivais. Je crois que c'est finit. Bref, nous nous posons la question car cela semble être long, cette route en arrière pour retourner à ce fleuve et franchement un peu louche cette idée de faire sombrer cette caravane. Je comprends à l'instant que le père familial fait parti de la mafia, bon c'est comme ça. Alors que j'ouvre les yeux j'entends le bruit des voitures qui dévalent la route. Je me crois encore dans mon lit alors que gentiment je réalise être ailleurs, c'est à ce moment qu'un bruit d'oiseaux et de vaches s'intensifie un peu à côté sur le meuble à écrire des lettres. Là repose mon ordinateur l'écran ouvert, la sonnerie « ferme » en action, il est 7 :19, je sens que j'ai transpiré. Mes draps sont bien humides au niveau du dos.





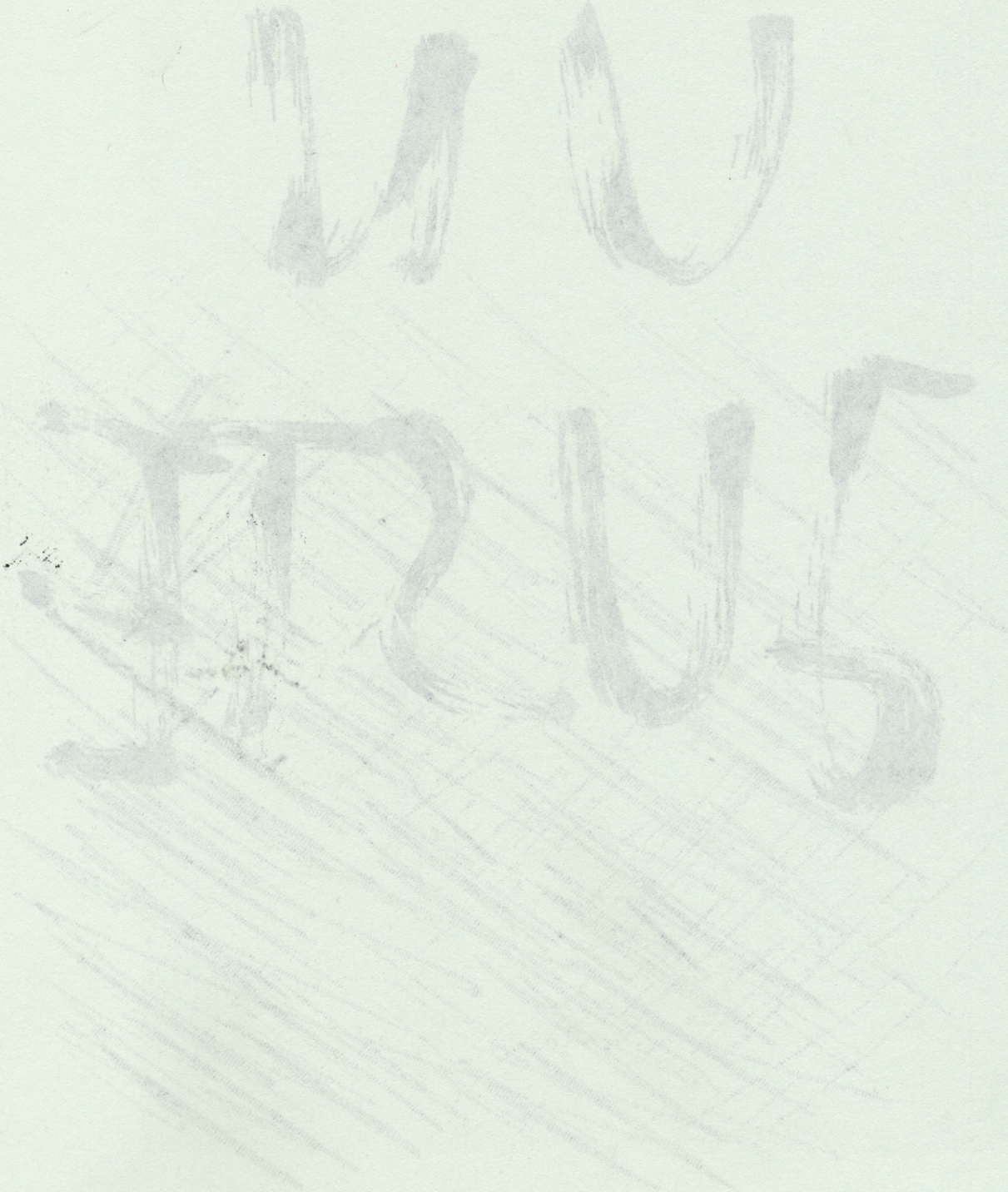
Pourquoi j'me sens coupable
même si je n'y suis pour rien
resentir cette liberté intouchable
avec une muselière comme ce chien

qu'on voit éré dans la rue
comme un vieux loup solitaire
qui porte sur sa charrue
tout les malheur de la terre

j'voudrai tout refaire
mais surtout nous les humain
mais j'suis pas votre père
ni le plus saint des saint

comprenez monsieurs dames
que l'on à assez vecu
entre la folie et les drames
et la peur du coin de rue

UN
JUST



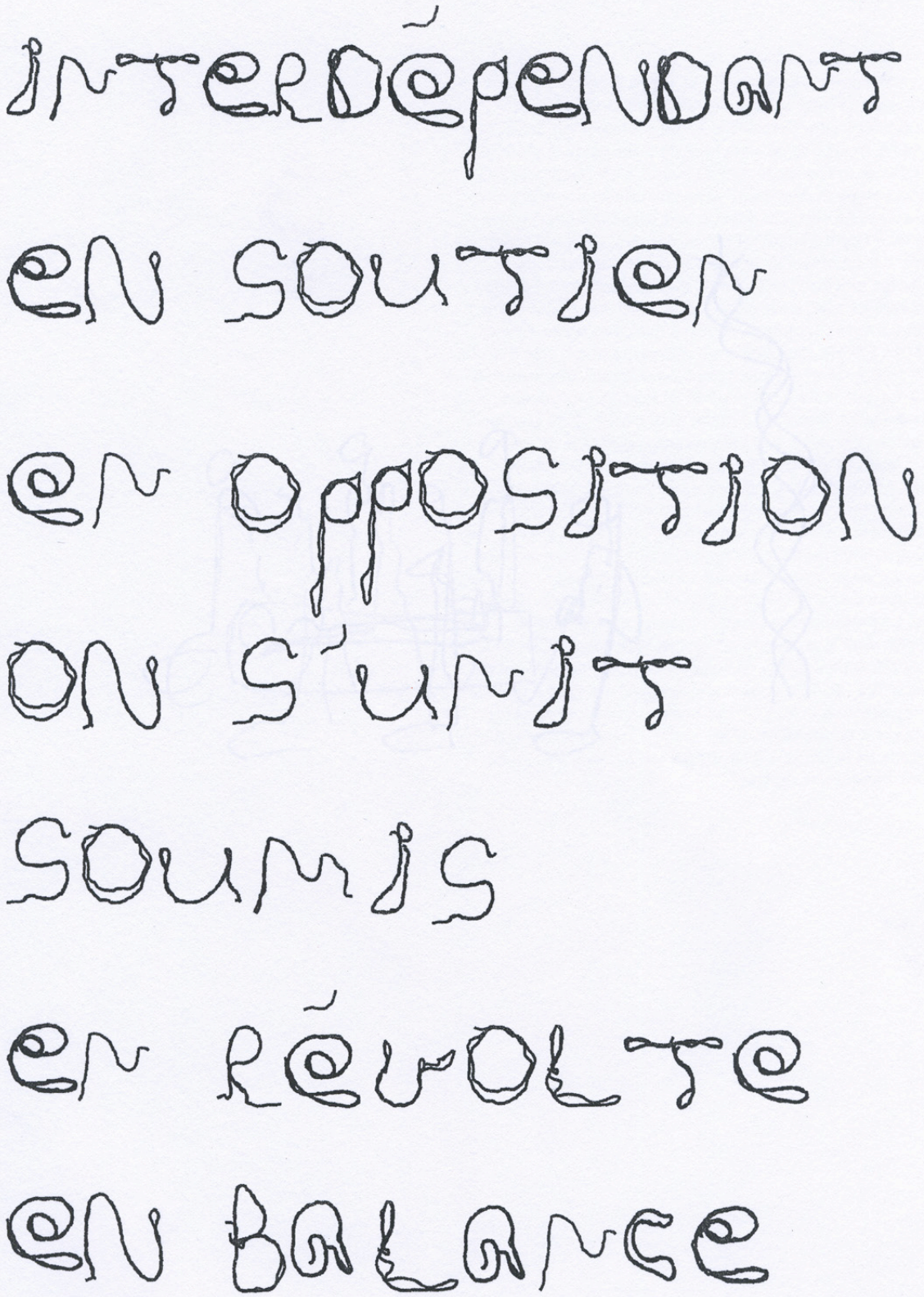
Assemblage de François Dey

Merci à Iris, Katia, Numa, Lucia, Erwin, Léonard, Albert, Christine,
Philippe, Sofiane, Raphaël, Yannick, Livija, Renata, Marianne.

Achevé d'imprimer le 28 mars 2022
sur les Gestetner d'Erwin Blok à Malévoz, Monthey

Index

C'est la venue d'Erwin l'imprimeur, il adore la Suisse, les machines Gestetner et les trains. J'ai déjà fait quelques photos autour de Malévoz. J'avais commencé à écrire chaque moment sans vouloir en perdre une goute. Je peignais du latex à la Blinky pour me calmer un peu. L'autre jour Numa (on s'est demandé avec Philippe si c'était pas du verlan) nous a amené un petit bout de papier découpé dans un journal. Léonard dessinait un cheval, il lui ressemblait en toute légèreté. Je demandais à Numa plus de texte, je voulais le lire, il m'imprima la petite flamme. À côté du magasin de photographie, le mur rose orange, l'escalier mécanique, la fenêtre, le béton plaqué et le « A » d'anarchie. Albert s'arrête. Il ouvre de la main droite sa poche latérale au niveau du biceps gauche, en sort un poème plié. Il me le lit à haute voix, Léonard passe devant et ajoute une couche. Je demande à Albert si « gisses » vient de gésir, non, il a vu ça sur Youtube. Je montre la banane à Albert, à côté cette image du corps, ça va être compliqué, je n'ai pas les bons mots pour expliquer. On avait sorti une grosse feuille, Sofiane prenait des photos, Christine et Philippe se préparaient pour « Quand on arrive en ville ». Elle marchait dans notre direction, à son retour elle s'élança dans la pente comme un rouleau. C'est Marianne qui passait le poème de Raphaël à la main, une page A3, trois lignes en vert, jaune, vert, un premier contre-haïku pour C. Riou, écrivait-il aujourd'hui sur la page, R. Pittier. Pendant notre première balade, quelqu'un photographiait deux voitures. Un tube noir laissé par terre, les ronces le traversaient. J'observais deux maisons jumelles qui avaient l'air vides, l'une jaune, l'autre bleue claire. Yannick envoyait à Numa son texte, je voulais y ajouter une ligne.
On imprimait le petit cahier de la deuxième balade avec un dessin de Christine. Elle allait contribuer sa lettre aux médecins, elle m'expliquait enfin le symbole. Alors que je croyais peindre des carrés, je me rendais compte qu'ils étaient des rectangles, le contour d'un tiroir. Livija dessinait une maison, elle voulait y ajouter une deuxième couche en noir, on se décida pour du vert avec Erwin. Les assiettes cassées, puis réparées, c'est vraiment dommage. Le paysage du fond d'océan de Lucia. Katia, l'instant entre la vie et la mort. Albert préfère écrire dans sa chambre, il nous livre un deuxième poème.
Un Juste était écrit à l'eau sur l'asphalte.



Content: adjective, Pleased with your situation and not hoping for change or improvement.

Introduction

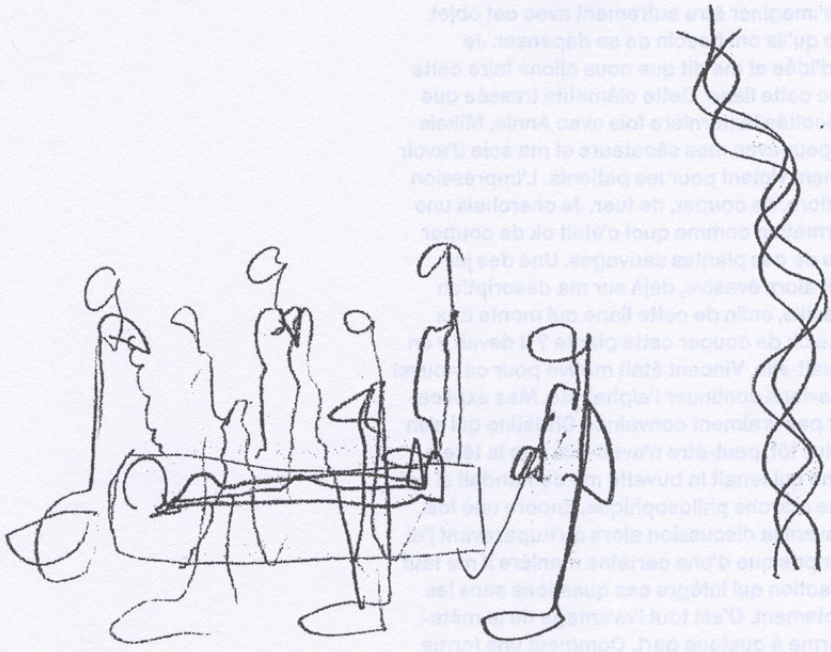
Un sourire

Un oppositionnel

Sourire

Un refus

Un blocage



La fois dernière il pleuvait. Comme le Karaoké était en générale le jeudi on dirait que tout un monde s'était rassemblé dans la buvette. Angèle, Elise, Anaïs voilà j'ai trouvé. Anaïs écoute mon idée de traçage de la clématite, mais elle me propose directement d'aller plutôt à la salle de musique et d'interagir avec une chaise de différente manière. Se coucher dessus, voir comment alternativement on peut s'imaginer être autrement avec cet objet. Elle mentionne qu'ils ont besoin de se dépenser. Je change alors d'idée et me dit que nous allons faire cette alphabète avec cette liane. Cette clématite tressée que nous avions récoltée la dernière fois avec Annie, Mikele et Iris. J'avais peur avec mes sécateurs et ma scie d'avoir un comportement violent pour les patients. L'impression de détruire la flore, de couper, de tuer. Je cherchais une certaine confirmation comme quoi c'était ok de couper quelques-unes de ces plantes sauvages. Une des jardinières restait alors évasive, déjà sur ma description de ce chèvrefeuille, enfin de cette liane qui monte aux arbres. Etait-ce ok de couper cette plante ? Il devait y en avoir assez disait-elle. Vincent était motivé pour ce nouvel atelier, nous devions continuer l'alphabète. Mes explications n'avaient pas vraiment convaincu Christine qui s'en allait un peu plus tôt, peut-être n'avait-elle pas la tête à ça. La personne qui tenait la buvette me demandait si cet atelier était une marche philosophique. Encore une fois je mettais en avant la discussion alors qu'auparavant j'ai bel et bien compris que d'une certaine manière il me faut proposer une action qui intègre ces questions sans les adresser directement. C'est tout l'avantage de la métaphore, de la forme à quelque part. Comment une forme peut induire une réflexion.

Tu omets d'écrire, parce que tu n'aurais, dis-tu, rien d'important à dire ? Eh bien, écris des choses sans importance. Ce sera peut-être plus significatif que les choses importantes, et plus significatif à plusieurs égards. Est-ce que tu as déjà songé à ceci : pourquoi un homme en chair et en os te fait-il presque toujours une impression plus forte qu'un homme dont tu connais simplement, par ouï-dire, des choses pourtant essentielles à tes yeux ? (Si forte est cette impression qu'elle peut adoucir des dispositions hostiles.) Serait-ce parce que cet homme dit alors des choses *plus significatives* ? La plupart du temps, certainement pas. Non, tout au contraire, c'est parce que tu vois émaner de lui des choses peu significatives, secondaires, matérielles, extérieures. Presque tous les hommes sous-estiment le pouvoir de ces choses banales, matérielles, extérieures. Ce pouvoir est énorme. Et sans elles, on s'aliène lentement.

Il est un peu après 15h, je voulais imprimer la liste de mots clefs écrite avec la typographie « Clémentite ». C'est ces lettres que nous avions formées avec la première récolte de cette plante tressée. J'enclenche l'imprimante et je salue Mikele. Le fichier n'apparaît pas sur la liste, cela ne fonctionne pas. J'explique l'atelier que je veux faire avec une liste de mots à Mikele. Des mots qui parlent d'organisation, enfin de relation plutôt. Je comprends déjà avec ces deux mots que je vais m'y noyer. Déjà hier avec mes explications, Christine partait avant le début de l'atelier. J'ai peut-être le don de vouloir compliquer les choses et assez vite les personnes s'en écartent. Je décidais de me risquer à une nouvelle discussion avec Mikele, je m'asseyais à droite sur le canapé de Léonard et j'hésitais déjà sur ce mot, « dépendance », interdépendance je lui dit. Tout de suite à cheval, il me confrontait avec ces idées que non, cela n'était pas possible. La discussion continuait tant bien que mal, je me voyais presque dans cet état de constante réaction, peu importe ce que j'allais dire. C'était maintenant de l'escrime. Encore une fois ce langage me faisait barrière. On a fini par parler d'amour et de mariage. Christelle était assise là avec nous et je les observais tous les deux discuter.

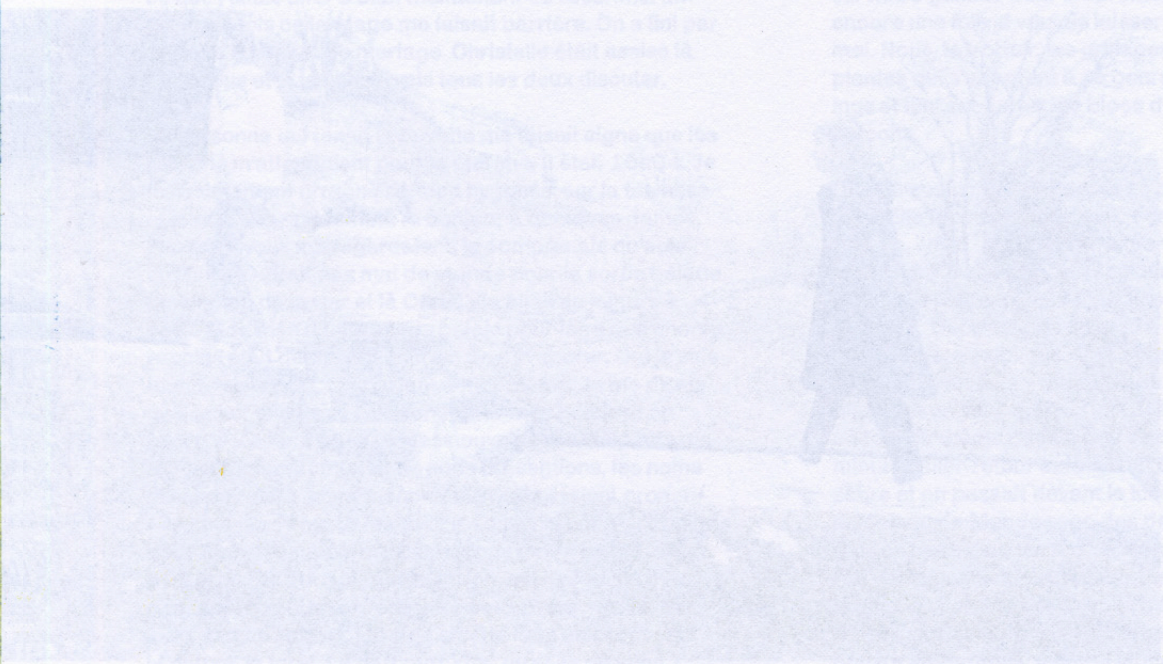
La personne qui tenait la buvette me faisait signe que les patients m'attendaient pour la marche. Il était 16h04. Je fus subitement arraché de mon hypnose, sur la terrasse et je donnais rapidement le bonjour à quelques dames. Plusieurs yeux me regardaient, je comprenais qu'aujourd'hui il y aurait pas mal de monde pour la sortie balade. Iris décida de rester et là Christelle allait se joindre à nous. Mon idée d'utiliser des balais pour faire des chorégraphies était gentiment en train de s'évaporer. Oui je suis tout de suite prêt, me parlant à moi-même. Je me disais qu'il fallait alors que j'aille chercher mes balais et on pourrait y aller. La vue de ces nouveaux participants me rendait inconfortable. Nous nous présentions, les noms m'échappaient au moment même où ils étaient prononcés. Une dame me demandait si j'allais les faire travailler, peut-être un peu rétorquais-je. Combien j'allais les payer, 50€ enfin 50CHF, à la journée ? Non, non à l'heure. J'expliquais que nous voulions aller nous promener en ville mais tout de suite contournais cette idée en proposant la nature, la forêt, Le parcourt Vita, qu'elles disaient ? Ou peut-être ? Personne ne voulait ainsi décider puis Stéphane, le seul homme un peu plus âgé dans la soixantaine dit « forêt ». C'est ok, juste avant Annie m'avait déjà fait remarquer qu'elle avait un peu mal à la hanche, qu'il ne lui faudrait pas trop de montée. Nous commencions notre descente.

Encore une fois je baragouinais qu'il fallait que je passe à mon studio pour des balais. La forme des balais plus anciens, me semblait aussi problématique mais soudain aussi plus sympathique. Je laissais de côté l'idée de prendre encore d'autres balais à l'emporter. J'embarquais ma caméra comme si encore une fois nous allions produire de nouvelles images. Nous prenions les escaliers et je marchais aux côtés de Stéphane sans dire un mot.

Un peu trop conscient de ma position corporelle nous arrivions à la hauteur d'un muret, sur le coté droite je prenais soin d'attendre pour le laisser passer et descendre les trois dernières marches mais il ne bougeait plus. Je pris les devants et bientôt me retournais. Le moment était de décider si nous allions partir à gauche pour longer le mur qui entoure le terrain de l'hôpital ou si nous allions continuer en ville. Je fixais Annie et commençais à répéter que peut-être pour elle c'était mieux si on allait tout de même en ville. On passait devant une bâtisse, une machine à laver un peu en débris, une vitre remplie de béton, la peinture qui s'effritait. On y voyait encore une terrasse qui s'y dessinait. Un symbole de danger biologique avait été tagué sur un mur avec un slogan se référant à la vaccination. On traversait une première fois la route sur un zèbre. Je sentais le bruit de cette route principale, il fallait vite s'en écarter. Un deuxième zèbre et je jetais un coup d'œil en arrière pour voir comment les participants suivaient. On longeait les rails puis tournait sur notre gauche pour emprunter un trottoir assez fin, encore une fois je voulais laisser passer Stéphane devant moi. Nous, le trottoir, les grillages et leurs thuyas et autres plantes qui s'adaptent à ce genre de fonction, les parkings et leurs voitures, les blocs d'appartements et leurs balcons.

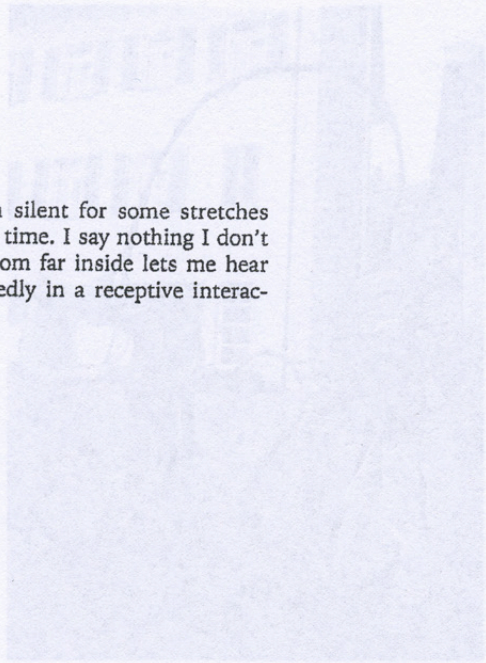
Un peu avant cela une dame se demandait où on allait aller. Elle mentionnait le parc central là où se trouve le théâtre. Je lui disais que je le connaissais, qu'une fois avec ma fille dans ce parc on m'avait fait comprendre que cette place de jeux était une place privée, celle de la garderie. Oui c'est possible, et à côté il y avait une autre place de jeux publique. Cette femme parlait d'un autre parc plus loin à une vingtaine de minutes, je lui disais d'accord on va y aller et Christelle ajouta que n'était-ce tout de même pas un peu trop loin, quarante-cinq minutes aller-retour cela devait être possible ? Encore un zèbre et on passait devant le kiosque. Sur notre gauche la Maison du Monde avec des dessins d'une fille et d'un garçon peints sur les façades en bois. Des symboles que l'on reconnaît sur la signalétique publique les membres droits de l'homme avec ses extrémités arrondies, la tête ronde qui vole en dessus et la femme avec sa robe qui couvre ses jambes, celle-ci légèrement inclinée comme un trapèze puis une ligne horizontale coupe le haut en dessus des genoux. Je connais cette route. Je dis à demi-voix, ah la voilà un premier parc, c'est une place de jeux là où je suis venu avec Livija, ma fille. Tout plein d'enfants y jouent. Je regarde brièvement une petite fille qui se balance sur cette énorme corde qui fait office de balançoire.

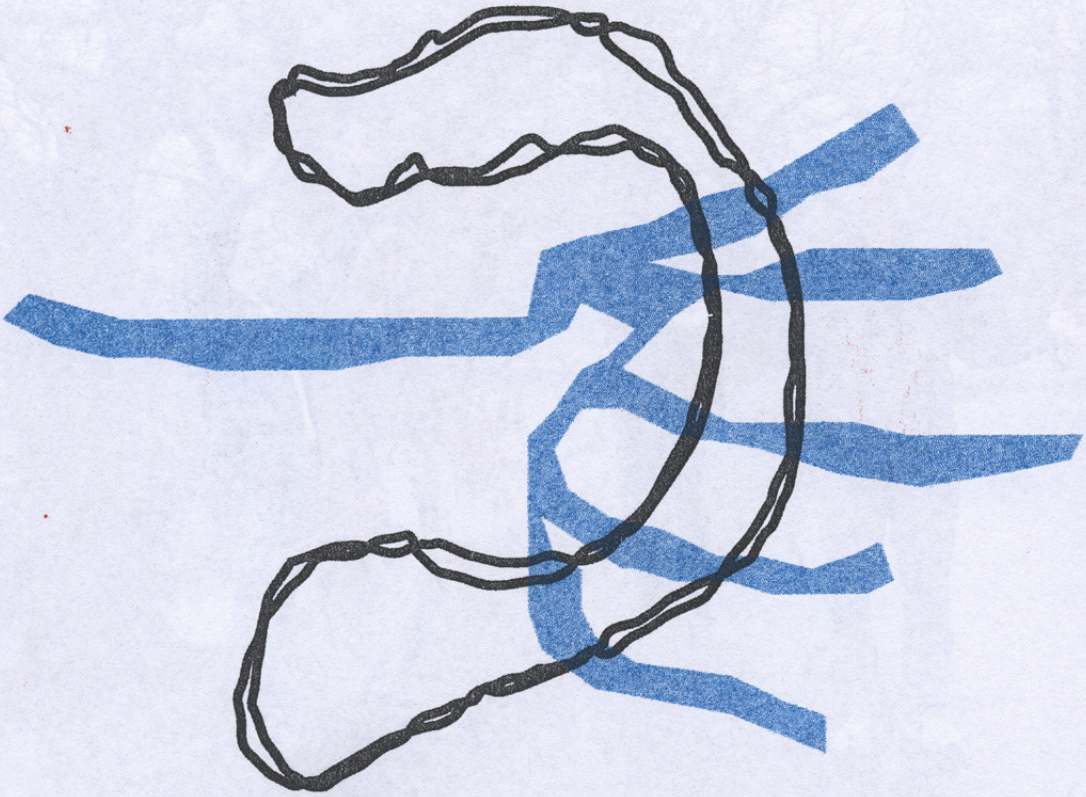
Nous voilà en terre inconnue, nous longeons une route de quartier. Quelques vielles villas, un chalet tout brun, le bois foncé par le temps et la météo peut-être. J'essaie de me dire que de regarder une fois à nouveau ces endroits qui nous paraissent sans intérêt peut à nouveau nous apporter quelque chose. Je sais bien que moi je viens de loin et que dans cette perspective tout me paraît absolument joli. Quelques temps avant cela je descendais une première fois à vélo et traversais rapidement la plaine remplie de blocs d'appartements et à chaque nouveau modèle je m'éblouissais de leur beauté.



intention de métier futur. Essayer de montrer comment un ensemble d'intentions nouvelles modifie la perception de la réalité.

During my time I am silent for some stretches and I speak some of the time. I say nothing I don't want to say. Speaking from far inside lets me hear myself and live connectedly in a receptive interaction.



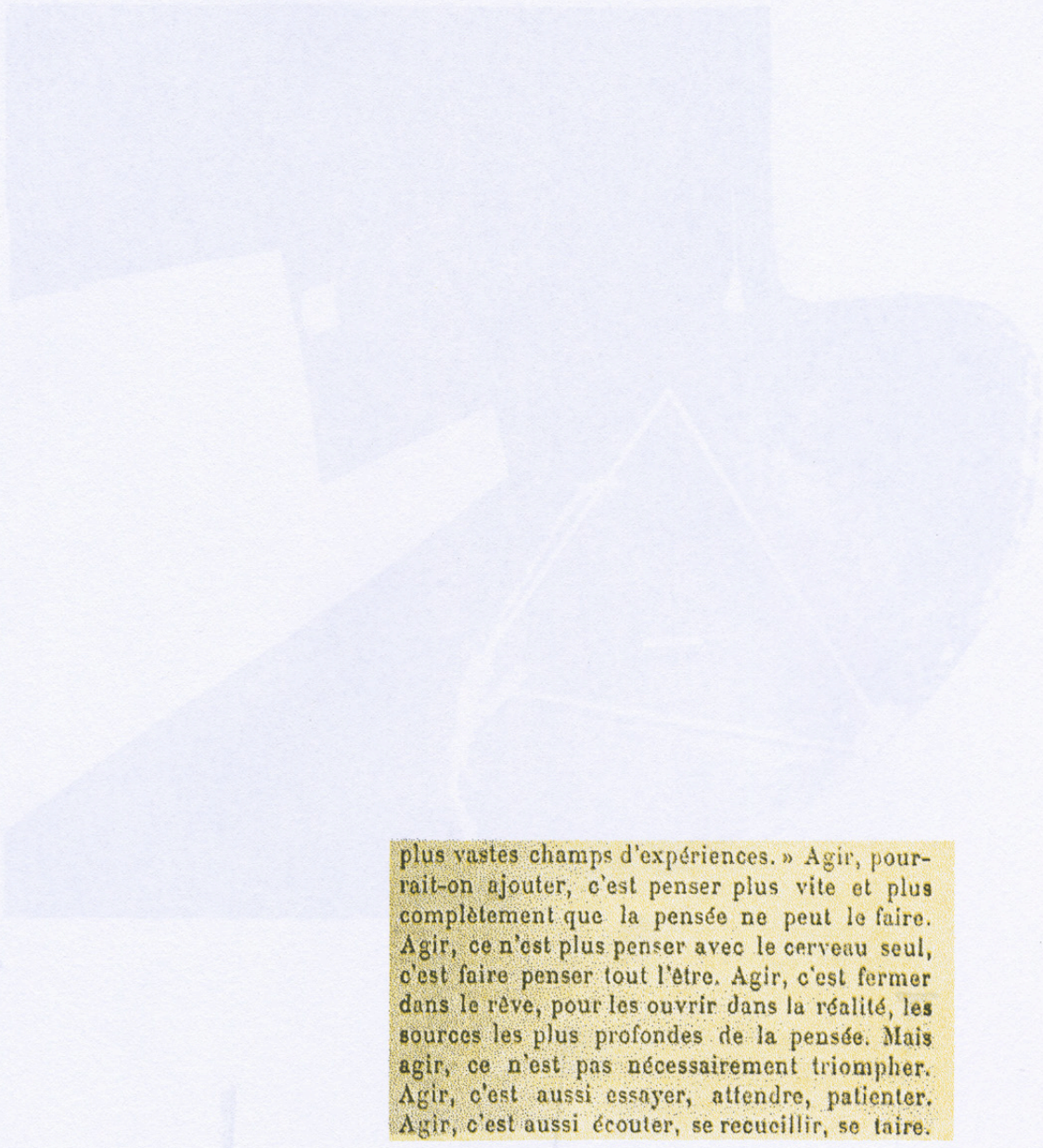


C'est quelque chose que j'ai du mal à expliquer. C'est entre le ridicule et l'anodin, le vieux et peut-être tout simplement un goût pour le kitch en fait. C'est un peu injuste de regarder ces complexes et de rigoler en son for intérieur, tout un monde y vit et eux les voient d'une toute autre manière, c'est chez eux. C'est là qu'ils rigolent, qu'ils pleurent, mais peut-être qu'à un certain moment on ne fait plus vraiment attention à ces choses, ces endroits qui nous entourent. Ce sont des vérités. J'espérais à quelque part que d'une manière ou d'une autre les patients eux aussi pour une minute ou l'autre puisse jeter un coup d'œil différent sur cet environnement. Nous arrivions à nouveau sur une grande artère, il fallait à nouveau s'en éloigner au plus vite et d'une certaine manière je montrais mon intention de juste traverser là, juste en son milieu. On s'échangeait un regard avec Christelle. Un passage à piétons se laissait deviner là plus haut mais vu d'une certaine paresse, cela ne m'attirait pas. Même avant qu'on puisse réagir Stéphane prenait ses jambes à son cou et passait de l'autre côté. Je mesurais l'espace temps des voitures, un homme âgé arrêtait brièvement sa voiture blanche, un petit SUV.

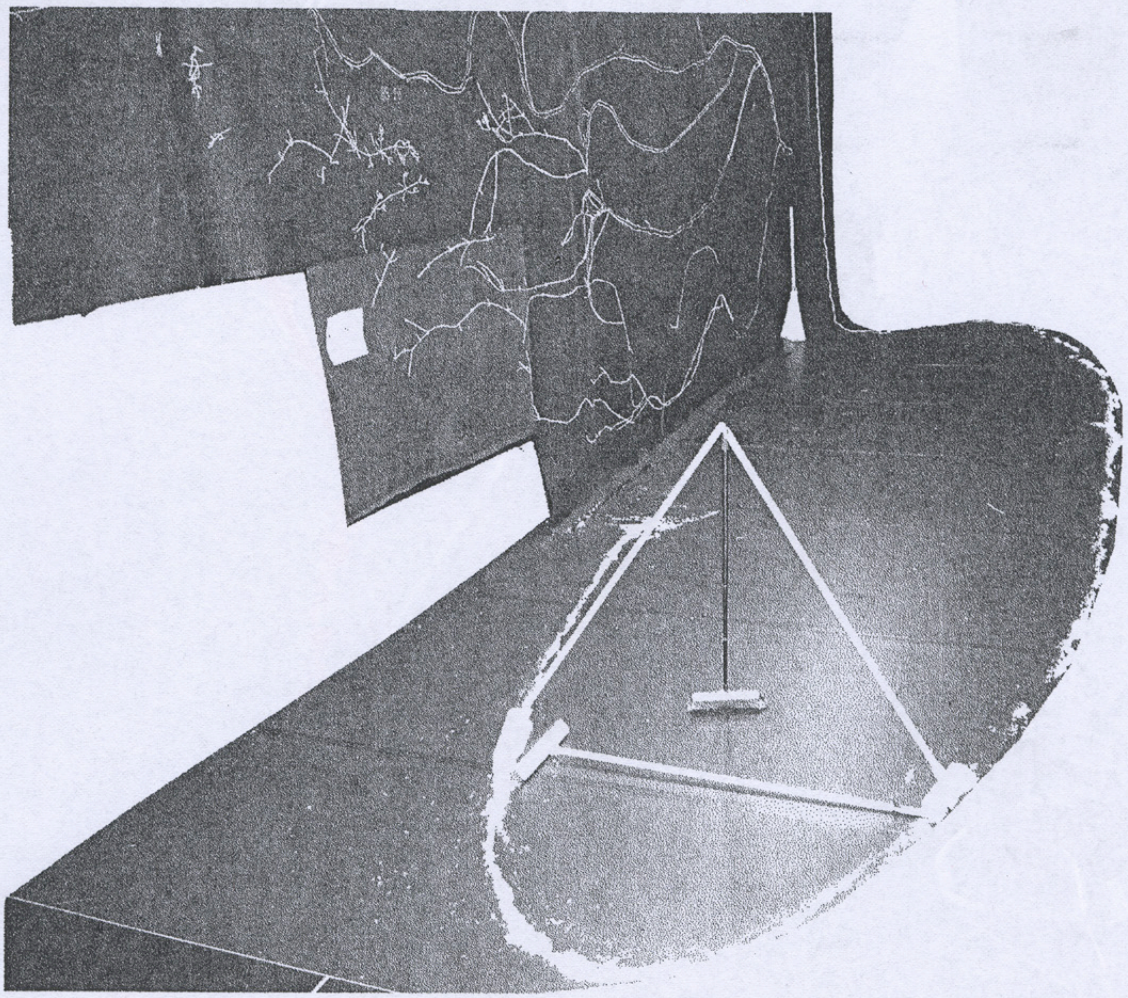
De l'autre côté se trouvait une rangée d'immeubles un peu plus récents. D'autres couleurs, du métal et du verre se mariaient pour former des balcons. Il y avait aussi du plastiqu- orange tenu sur des barres à mine qui délimitait des zones de travaux, de la poussière ici et là. Soudain on pensait à nouveau à nos balais. Peut être pourrions-nous commencer à déplacer des débris ? Toujours la même dame qui engageait la discussion me disait qu'elle habitait en fait par ici. Ah oui ? Là juste derrière, ah bon allons voir. Nous sommes au quatrième qu'elle disait. Je regardais les fenêtres et le seul détail que je pouvais observer était une série de linges qui devaient sécher sur le rebord d'une fenêtre. A plusieurs reprises je lui demandais exactement où était son appartement. Elle disait au quatrième. Comme cela commence au -1, moi j'appuie toujours sur le 4 pour monter chez moi. Elle voulait nous inviter chez elle, elle disait n'avoir que de la bière, mais on pourrait aussi avoir un café. Je me demandais si Christine trouverait cela sympa et je voyais que cela n'avait pas l'air d'être le cas. La dame expliquait, que l'alcool était son problème. Elle se mit devant nous avec ses deux doigts dans la bouche et siffla fortement une, puis deux fois. J'écoutais ce son et me dit qu'il devait être comme un signal précis pour quelqu'un. Hésitant, je demandais si quelqu'un de sa famille était là. En effet, un homme torse nu, cheveux blancs est apparu. Ils échangeaient quelques mots, il dit qu'il allait bientôt aller à Villars, déjà on continuait.

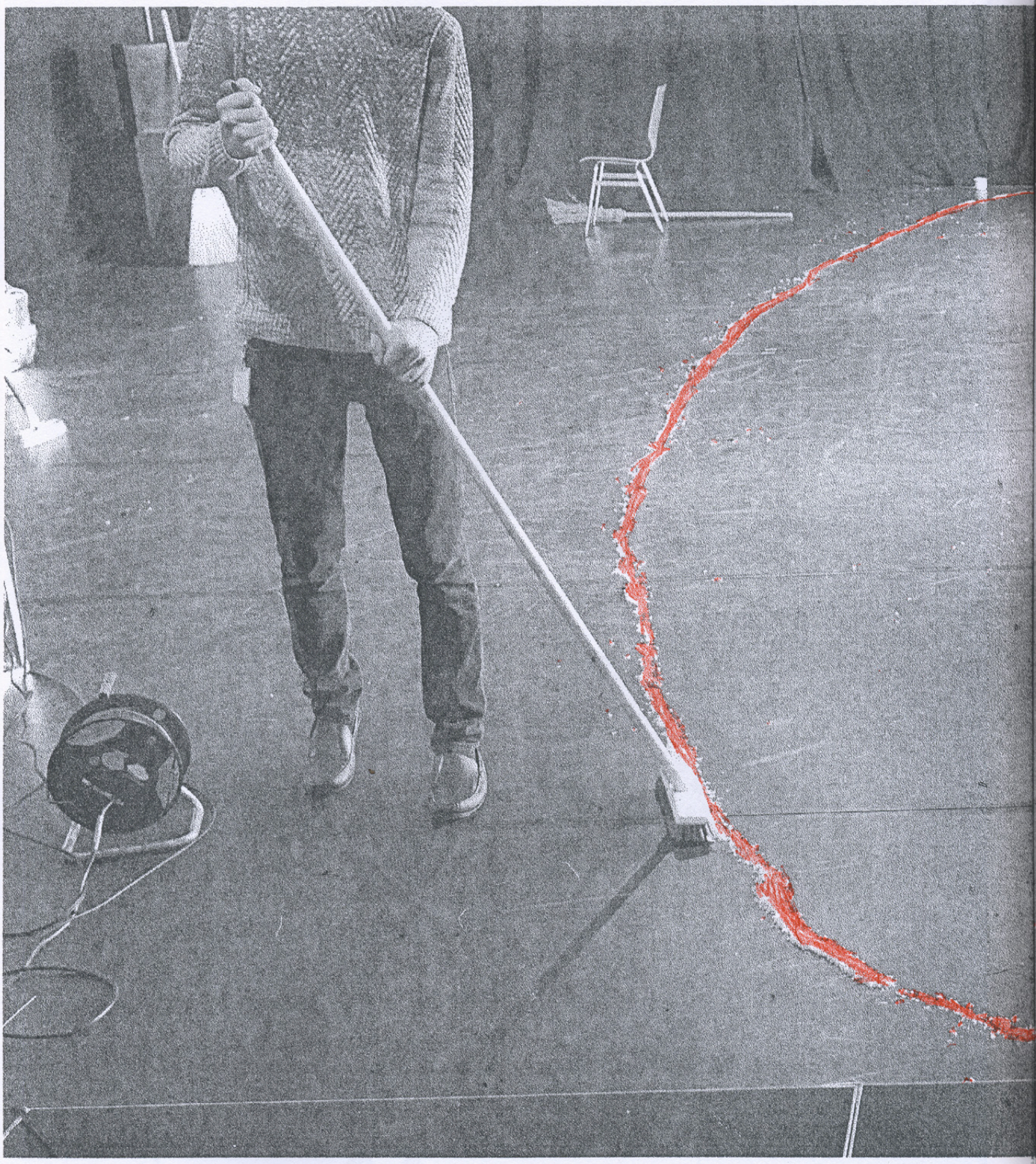
Christelle fit, voiture attention ! Un véhicule rouge, noir arrivait derrière nous puis parquait juste là-devant. On s'échangeait un bonjour avec le jeune homme. Je regardais un peu plus loin et je décernais des treillis, des clôtures basses mais nous ne pourrions continuer dans cette direction. Quelques escaliers sur notre droite, la dame qui habitait là prenait les devants avec une certaine motivation elle se voyait déjà enjamber la ligne de plastique rouge et blanc qui fermait l'espace. Tout un matériel de construction lourde était entreposé là. Des tuyaux, peut-être pour des canalisations, des panneaux de coffrage, peut-être une pelle mécanique.
Je calculais le passage entre ces objets versus la limitation des personnes qui étaient avec nous, Annie.
Cette pelouse était un peu surélevée et il nous faudrait ensuite descendre un talus. On décidait de revenir sur nos pas. On sortait du parking et tournait sur la gauche avant de commencer à parler de cet immeuble gris un peu en mauvaise état. Christelle déclarait que c'était l'immeuble le plus moche de Monthey. On s'arrêtait un moment pour l'observer. La structure était assez brute, le crépi qui tombait, de grosses zones décolorées, la couleur grise de son enveloppe sale. On avait l'impression que toute la pollution et la poussière s'y étaient collées. Quelques formes étaient belles mais elles ajoutaient une touche dure. Le bâtiment était mal placé, une grosse artère, là juste en face d'un rond point. On pouvait aussi observer la jointure du bloc avec sa maison voisine, une ligne un peu cassée qui suivait la forme d'un mur et d'un toit. Je disais, on ne sait jamais peut-être que l'intérieur est sympa. Oui c'est vrai on ne sait pas toujours si l'intérieur reflète l'extérieur. C'est le propriétaire qui ne veut pas faire grand-chose pour l'entretenir. Christelle avait pris les devants, je n'étais pas sûr où elle voulait aller mais cela n'était maintenant plus très important. On descendait le long d'une route principale légèrement surélevée, sur un trottoir qui devait lui aussi servir de piste cyclable. La piste passait sous une ligne de chemin de fer puis remontait gentiment. Christelle avait l'air de savoir où nous arrivions.

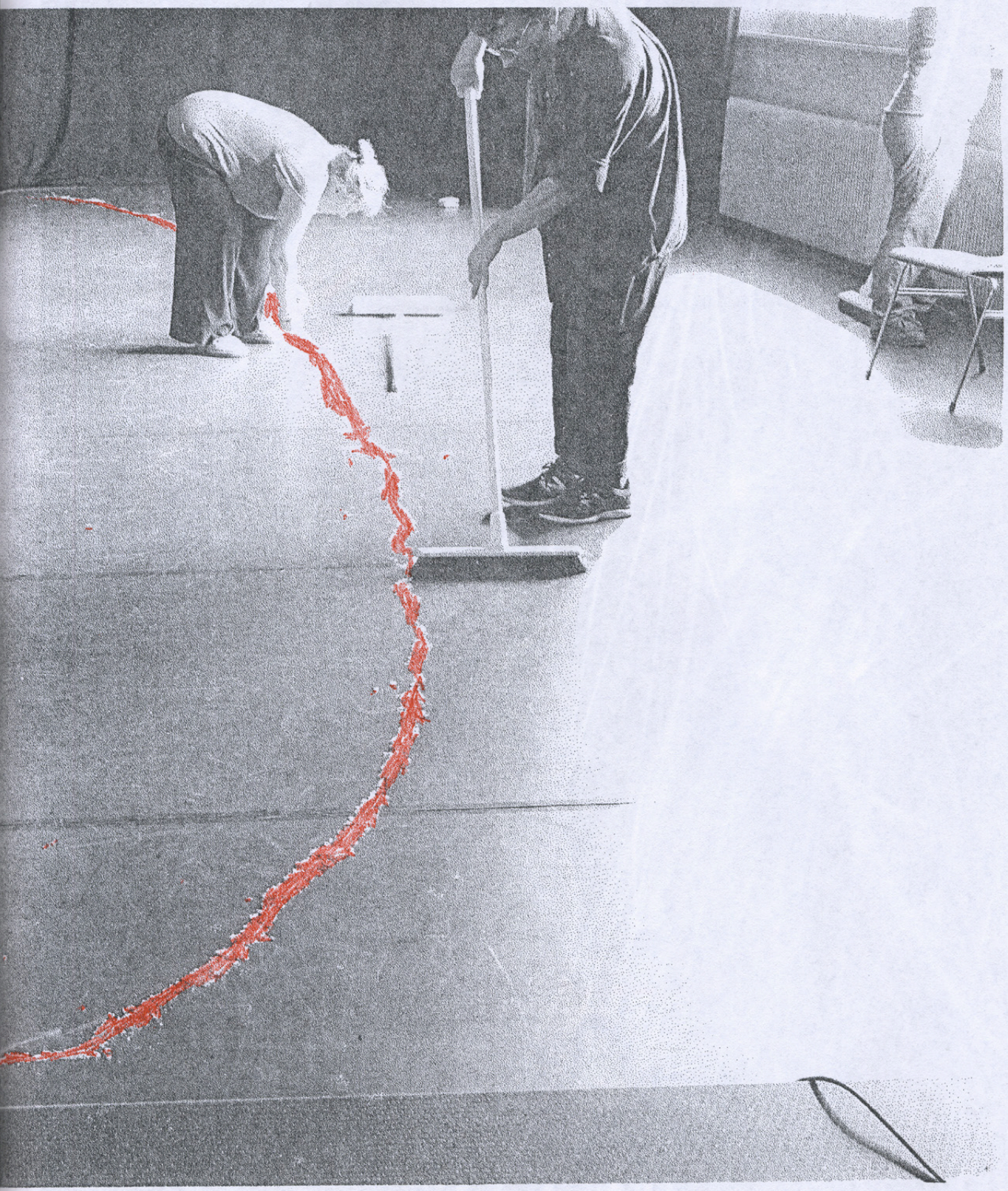
Un panneau d'informations dessinait l'espace de ce qu'il devait être un complexe scolaire avec parc, salle de sport. On y voyait une ligne rouge que je croyais délimiter un pourtour de la propriété. Nous allions rentrer dans un espace clos. Christelle parlait de la piscine qu'elle allait enfin découvrir. Cela devait être là que Lucia venait nager le soir pour trois francs. Une montée douce formée de gros blocs de béton donnait l'impression d'être dans une grande ville. Au milieu juste sur la place s'élevait une grosse sculpture en marbre qui mélangeait un vert et un noir et peut-être du gris. Un gros trou se trouvait au centre de cette imposante mais légère sculpture, une entrée, un soleil, une « stargate » on ne savait pas trop, mais cela ne faisait rien, c'était assez beau cela devait peut-être aussi faire office de fontaine durant l'été. Une forme similaire de rectangle gisait sur le sol devant le bloc rectangulaire et son trou d'environ huitante centimètres de diamètre. Sur cette plaque horizontale de marbre plusieurs boudins de la grandeur de bras humains s'ajoutaient à la surface plane, peut-être là au niveau des nervures du marbre. On ressentait l'espace de l'école, quelques adolescents assis par terre contre les vitres, sac à dos posés par terre. Un autre groupe jouait du basketball sur la gauche dans un espace ouvert qui se trouvait entre les différents bâtiments. Annie m'expliquait qu'elle n'aimait pas trop les enfants, ou peut-être les adolescents. J'essayais d'en comprendre la cause. Lucia m'avait déjà averti qu'elle préférait s'éloigner des enfants. J'avais eu toutes sortes d'idées à son sujet. Avait-elle perdu un enfant ? Je lui en demandais la cause sans trop creuser, elle répondait que quelque chose s'était alors passé quand elle était plus petite.

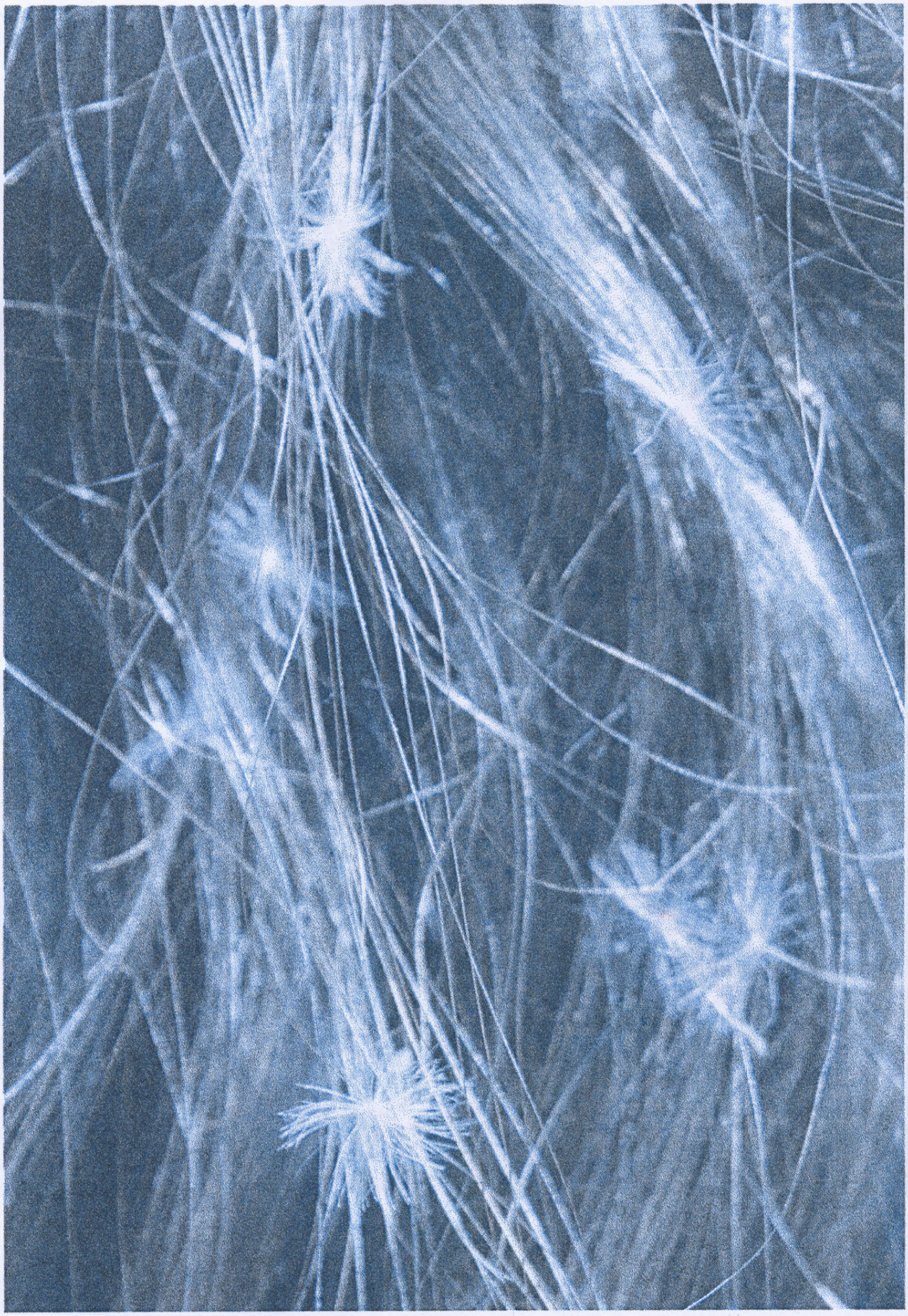


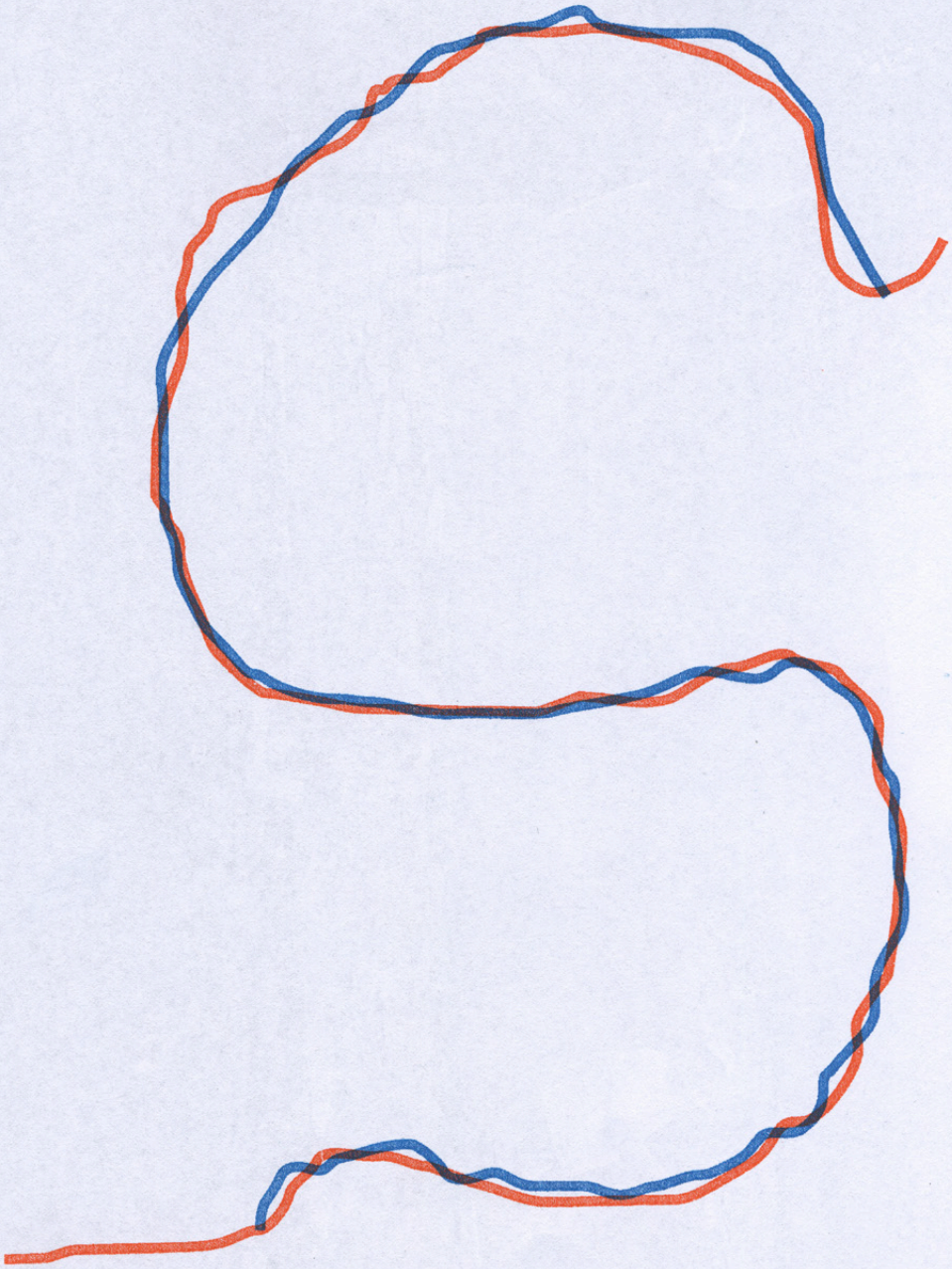
plus vastes champs d'expériences. » Agir, pourrait-on ajouter, c'est penser plus vite et plus complètement que la pensée ne peut le faire. Agir, ce n'est plus penser avec le cerveau seul, c'est faire penser tout l'être. Agir, c'est fermer dans le rêve, pour les ouvrir dans la réalité, les sources les plus profondes de la pensée. Mais agir, ce n'est pas nécessairement triompher. Agir, c'est aussi essayer, attendre, patienter. Agir, c'est aussi écouter, se recueillir, se taire.

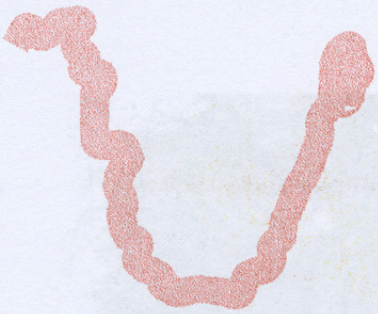


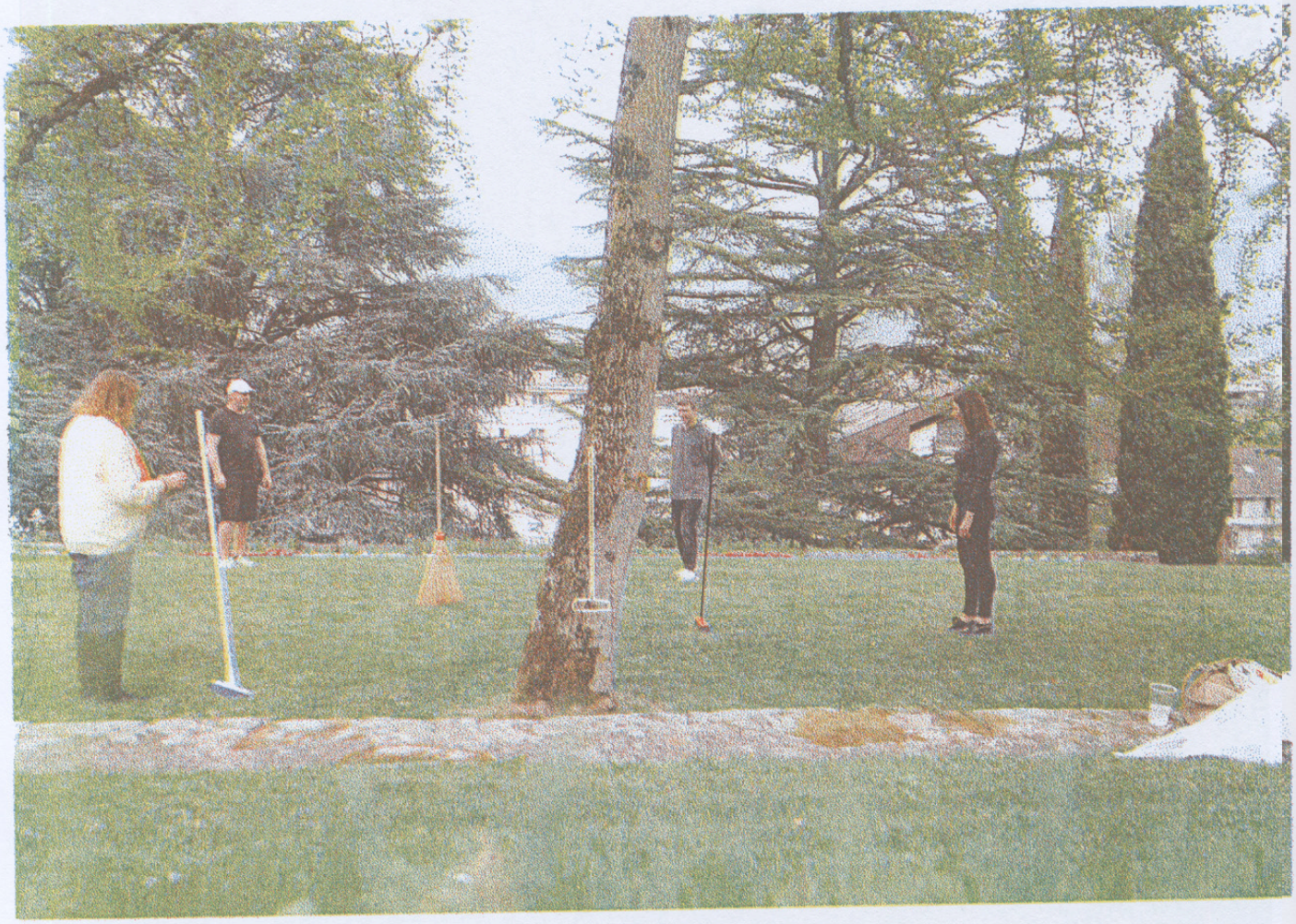












Ce qui compte, ce qui ennoblit et éclaire notre vie, c'est bien moins nos pensées que les sentiments qu'elles éveillent en nous.

A la poste, on se modernisait. La distribution du courrier se faisait à moto. Je ne pouvais évidemment pas conduire un tel véhicule mais, parce que j'étais un blessé de la Grande Guerre, mes chefs de Tulle me laissèrent continuer ma tournée à pied.

Deux ans plus tard, naquit ma petite sœur, Éléonore, magnifique rousse qui nous rappela Irène par ses manières et ses mimiques. Elle faisait marcher tout le monde ! Nous passions les dimanches soit chez nous à Lignac, soit aux Rivières-Hautes. Pendant les vacances. Pierre s'occupait du domaine avec Alfonse qui avait acheté deux tracteurs et une des premières machines à

Nous allions redescendre le plateau par des escaliers et nous diriger vers une surface herbagée. Avait-elle perdue son ouïe dans un tabassage ? Trauma, je disais, oui j'imagine que cela peut laisser de méchantes traces. Christelle s'agitait et s'exclamait, oui c'est ici, le nouvel étang dont Mikele parlait. Après la rencontre de l'appartement de la dame qui nous accompagnait, voici une flaque d'eau et un muret qui donnait l'impression d'avoir poussé ici et rappelait un peu Bouvard & Pécuchet et leur attrait temporaire de ruine. Il était juste à la bonne hauteur et on s'asseyait. Il faisait chaud et cette fois un peu perdu avant notre départ je n'avais rien pris avec, pas d'eau, pas de chocolat, pas de raisins, pas de gaufres hollandaises, juste ces deux balais. J'étais encore un peu mal à l'aise. Je regardais la deuxième butte. Un jardin rempli de pierres et entouré de tulipes. On débattait sur de possibles idées qui embellissaient ce jardin. Les tulipes allaient tomber, les cailloux, eux allaient créer encore plus de chaleurs. Ces plantes vertes n'avaient pas l'air d'être ici par hasard mais elles oscillaient entre mauvaises herbes et peut-être plantes de rocailles. Christelle avait ajouté qu'il y avait eu tout plein de têtards, mais que les jardiniers s'en étaient débarrassé d'une manière ou d'une autre.

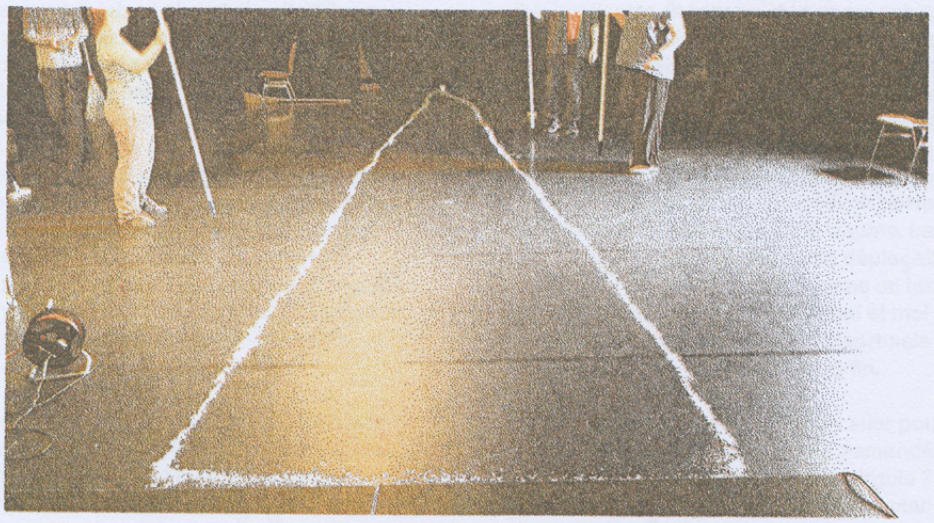
Je contournais cette petite gouille, on pouvait décerner le plastique qui tapissait son bassin. Là il y avait encore un ou deux têtards qui montraient déjà leurs pattes. Oui moi aussi je me rappelle très bien disait la dame, les boules transparentes avec leur points noirs en leur milieu. Où avaient-ils bien pu mettre la collection d'œufs toute gluante ? Mise dans un bidon puis déversée sur la terre et le reste de fleurs. On sentait la chaleur. Stéphane me regardait à travers ses lunettes optiques sous sa casquette grise. Et alors, c'était quoi le thème de l'atelier ? Je bégayais presque et écoutais ma voix en me demandant si celle-ci allait porter assez loin pour que notre petit groupe m'entende. J'ai un peu, je voulais faire. J'imaginais Christelle qui elle était là, elle à qui j'avais expliqué mon idée de chorégraphie de balais. Qu'allait-elle encore une fois penser de cet atelier qui ne mène nulle part ? Faire des images, je voulais créer avec ces balais, seul ou à deux ou en groupe différentes situations de relations. La balance que je disais alors que venait ce mot interdépendance en tête, ou alors soumission que je n'oserai pas faire sortir de ma bouche. Christelle, l'autre balai en main, le tenait à la hauteur des hanches à l'horizontal et je m'exclamais, support par exemple, là je supporte son balai. Je trouvais l'image assez faible et peu intéressante. La dame toujours active à participer prit le balai de Christelle et le tenait en balance sur le milieu de sa paume. Tous on haussait la voix et acclamait sa réussite.

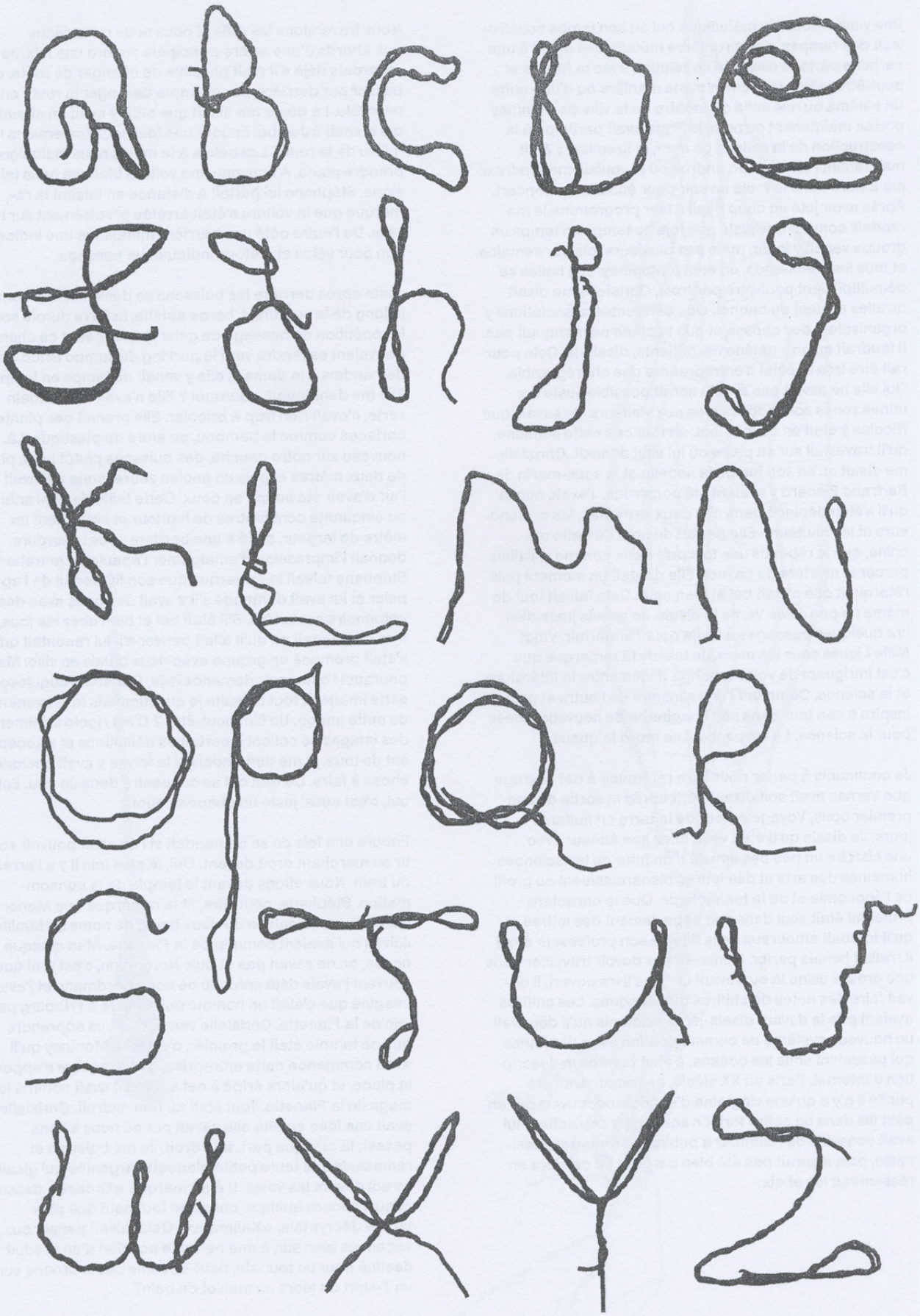
Stéphane voulait aussi essayer et on comprenait que ce n'était pas tout simple. J'en pris un et tout de suite j'entrepris d'expérimenter une autre technique. Constamment bouger ma main droite en avant en arrière, le balai sur la pointe de mon index. La technique semblait fonctionner, déjà j'expliquais comprendre ce qui se passait.

Le mouvement produisait une force à laquelle le poids du balai répondait et ainsi son balancement était connu, je produisais sa tombée à la place de laisser celle-ci à l'affût de la chance. Enfin, à l'intersection de ma main, de mon corps et du balai. Je regardais ces balais en espérant que personne ne se blesse. Ils tombaient mais chacun était assez habile pour les rattraper. Presque tout le monde essaya. Il se passait quelque chose et j'étais content. Je disais que maintenant il faudrait essayer de le faire à deux, c'était ça le challenge. Il fallait d'un doigt, d'une paume, tenir chacun son balai et que ceux-ci mettent leurs têtes l'un sur l'autre. Stéphane et la dame essayaient, c'était compliqué et cela ne faisait pas trop de sens. Je pris un balai et essayais de le démontrer avec Stéphane. C'était quasi impossible alors je vis comme une solution le trou sur le haut du manche. Là où l'on pouvait accrocher le balai sur un clou, l'extrémité de mon manche pouvait se loger dans la cavité percée autour du trou et donner un appui suffisant pour ensuite pouvoir porter chacun le côté brosse de son balai sur la paume. La structure tenait alors que sur l'herbe verte on se déplaçait les deux gentiment un peu ici et là. C'est comme un tango, je disais. Clairement Stéphane menait le bal et moi je suivais. Après une trentaine de secondes, j'entreprenais de guider le mouvement puis bientôt c'était la fin.

On sentait comme le moment d'y aller pour ne pas à avoir à courir. Entre deux j'avais demandé à Christelle quelle était cette organisation, la virgule ? C'était là que la réinsertion professionnelle prenait place. C'était aussi avec eux que le quartier culturel voulait travailler, ouvrir leur structure à plus de gens, les ateliers proposés, les serres, le jardin et son université populaire. Il y avait soi-disant une sortie là quelque part sur la droite mais il nous faudrait contourner ensuite la propriété. La dame nous assurait que là par la gauche on pouvait passer. On suiva un chemin d'écorces en forme de rectangles qui s'inversait avec des arbres, des sapins peut-être, qui couchés sur l'herbe, le délimitait. Nous allions passer derrière ce qui était peut-être la salle de gym, n'étions-nous pas sur la piscine peut être ? La barrière et son treillis étaient hauts à plus de deux mètres cinquante. Là une porte ouverte dans le treillis. Propriété privée. Derrière se trouvait encore un bloc d'habitations. Mon fils va ici à l'école nous disait la dame. Là, au premier étage. Il était impossible de décerner les locaux d'une école entre les appartements, mais là entre ce que l'on croyait être des logements se trouvait bel et bien une école primaire. On se retrouva de l'autre côté du bâtiment et maintenant on pouvait décerner quelques formes derrière les fenêtres de la salle de gym, un plafond, quelques cordes et peut-être des anneaux. Ce n'était pas la piscine, disais-je à Christelle. On réitérait notre demande à la dame pour savoir si l'on pouvait bel et bien sortir par-là, oui qu'elle disait.

On se retrouvait derrière la voie de chemin de fer, nous donnant l'impression d'être coincés. Une route secondaire avec un tracement de lignes jaunes qui s'appondaient sur le bord de la route créait l'impression d'une zone piétonne. Nous marchions devant avec Christelle et Stéphane alors qu'en se retournant on voyait les quatres dames qui nous suivaient à une vingtaine de mètres. On pouvait discerner au loin les halles Gianella.





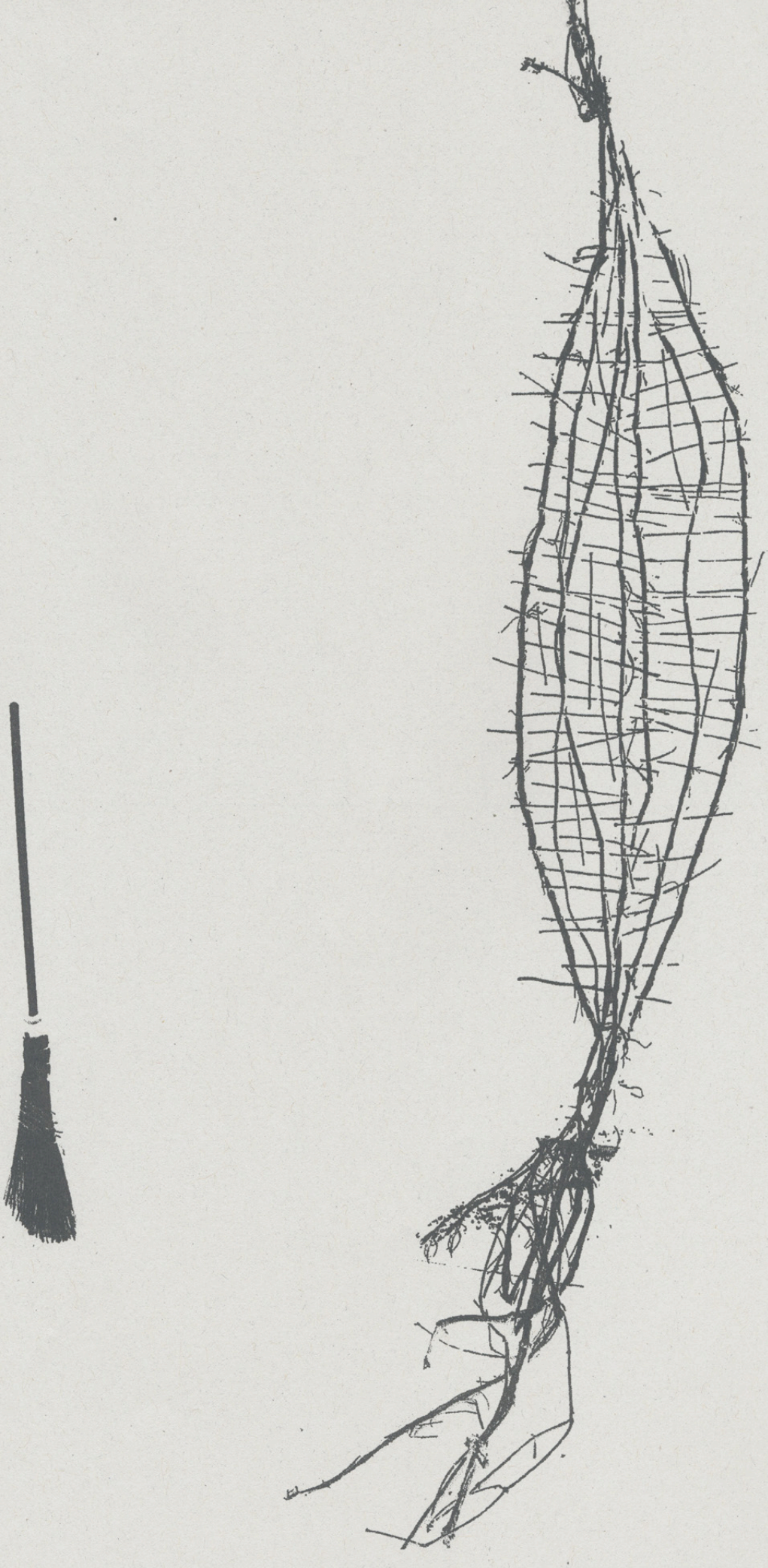
Une vieille industrie métallique qui en son temps construisait des rampes, des structures métalliques et qui à une certaine période avait été en relation avec la Russie et peut-être même le Kremlin d'une manière ou d'une autre. Un cinéma ou une salle de théâtre de la ville de Monthey portait maintenant ce nom, la firme avait participé à la construction de la salle et ce nom, le Kremlin, y était maintenant rattaché. Un endroit où je voulais me rendre et me fondre dans la foule un soir pour écouter un concert. Après avoir jeté un coup d'œil à leur programme je me rendais compte que juste une fois de temps en temps un groupe venait y jouer, mais pas plusieurs fois par semaine et tous les week-ends, on était à Monthey. Les halles se démultipliaient peut-être par trois, Christelle me disait qu'elles avaient du cachet. Que différentes associations y organisaient des choses et que la place ne manquait pas. Il faudrait qu'on y amène les patients, disais-je. Cela pourrait être très spécial d'entreprendre une chorégraphie. Oui elle ne savait pas si cela serait possible, juste certaines zones sont accessibles aux visiteurs. Je savais que Nicolas y était en ce moment, en tout cas cette semaine, qu'il travaillait sur sa pièce où lui seul dansait. Christelle me disait qu'en son temps la nacelle et le sous-marin de Bertrand Piccard y avaient été construits. J'avais oublié qu'il s'était déplacé dans ces deux extrêmes, les profondeurs et les hauteurs. Elle parlait du nom de cette machine, que je répétais une fois puis deux comme si j'allais percer le mystère de ce mot. Elle doutait un moment puis rétorquait que c'était bel et bien cela. Cela faisait tout de même un peu Jules Verne je disais. Je venais juste d'en lire quelques passages à Livija pour l'endormir, Vingt Mille Lieues sous les mers. Je faisais la remarque que c'est intriguant de voir l'échange d'idée entre la littérature et la science. Comment l'une s'inspire de l'autre et puis inspire à son tour dans son imaginaire de nouvelles idées pour la science. Le serpent qui se mord la queue.

Je continuais à parler pour faire référence à cet ouvrage que Vernes avait soit disant écrit après la sortie de son premier opus, Voyage autour de la terre en huitante jours. Je disais qu'il était venu chez son éditeur avec une histoire un peu pessimiste d'un futur où les sciences humaines des arts et des lettres disparaissaient au profit de l'économie et de la technologie. Que le caractère principal était seul dans son département des lettres et qu'il tombait amoureux de la fille de son professeur à qui il n'allait jamais parler. Il finissait par devoir travailler dans une grosse usine là ou devant un gros livre ouvert, il devait faire des notes de chiffres quelconques. Les chiffres avaient pris le devant disais-je. Je rajoutais qu'il décrivait un nouveau système de communication avec des lignes qui passaient sous les océans, c'était comme la description d'internet. Paris au XX siècle, ce roman avait été publié il n'y a qu'une vingtaine d'années, découvert par un petit fils dans un coffre fort. En son temps son éditeur lui avait conseillé de renoncer à publier un roman si pessimiste, cela n'aurait pas été bien perçu et sa carrière en ressentirait les effets.

Nous traversions les rails et nous nous retrouvions aux abords d'une artère principale encore une fois. Je regardais déjà s'il était possible de changer de route, de passer par derrière, par exemple de longer la route en parallèle. La dame me disait que oui il y avait un chemin qui menait à Jumbo. Encore une fois nous traversions le milieu de la route. Les balais à la mains nous indiquions prendre place. A nouveau une voiture blanche nous faisait signe. Stéphane lui parlait à distance en faisant la remarque que la voiture s'était arrêtée précisément sur les rails. De l'autre côté une barrière métallique une indication pour vélos et piétons indiquait un passage.

Juste après derrière les buissons se dessinait un chemin le long de la verdure. L'herbe aplatie, la terre durcie sous la répétition du passage de gens qui, longeant ce chemin, pouvaient se rendre vers le parking du Jumbo Brico. Je demandais à la dame si elle y venait de temps en temps. Elle me demandait, pourquoi ? Elle n'avait pas la main verte, n'avait rien trop à bricoler. Elle prenait des plantes coriaces comme le bambou, ou alors du plastique. Là, à nouveau sur notre gauche, des buissons plutôt haut, plus de deux mètres et puis un ancien zèbre jaune qui avait l'air d'avoir été coupé en deux. Cette taille de quarante ou cinquante centimètres de hauteur et seulement un mètre de largeur, collé à une bordure sous la verdure donnait l'impression d'amalgamer l'épaule en marchant. Stéphane faisait la remarque que son fils venait de l'appeler et lui avait demandé s'il y avait des gens avec des entonnoirs sur la tête. S'il était bel et bien chez les fous. Il se demandait ce qu'il allait penser s'il lui racontait qu'il s'était promené en groupe avec deux balais en ville. Mais pourquoi l'entonnoir demandais-je, Christelle acquiesçait cette image et tout de suite je questionnais la provenance de cette image. Un film peut-être ? C'est rigolo comment des images se collent à certaines définitions et s'acceptent de tous, je me demandais si la forme y avait quelque chose à faire. Ce tout qui se concentre dans un cou. Enfin oui, c'est aussi juste un chapeau quoi.

Encore une fois on se demandait si l'on allait pouvoir sortir en marchant droit devant. Oui, là plus loin il y a l'arrêt du train. Nous étions devant le temple de la consommation. Stéphane, peut-être, fit la remarque que Manor c'était la combinaison de deux bouts de noms de familles Juives qui avaient commencé la Placette. Man quelque chose, on ne savait pas et puis Nordmann, c'est vrai que souvent j'avais déjà entendu ce nom, Nordmann et j'avais imaginé que c'était un homme qui vivait là à Fribourg pas loin de la Placette. Christelle venait de nous apprendre que ce temple était le premier, c'est ici à Monthey qu'il avait commencé cette entreprise, que le square s'appelait la place, et qu'alors érigé à cet endroit il avait nommé leur magasin la Placette. Tout était au bon endroit. Christelle avait une idée en tête elle savait par où nous allions passer, là quelque part, tout droit. Je me baissais et ramassais une toute petite plaquette argentée qui gisait au sol devant les voies. Il était marqué «Greece» dessus et puis encore quelque chose en tout petit que plus tard je décryptais, «Kalimera». Cela faisait penser aux vacances bien sûr, à une certaine position d'un produit destiné pour un touriste, peut-être une petite broche sur un T-shirt ou alors un maillot de bain?



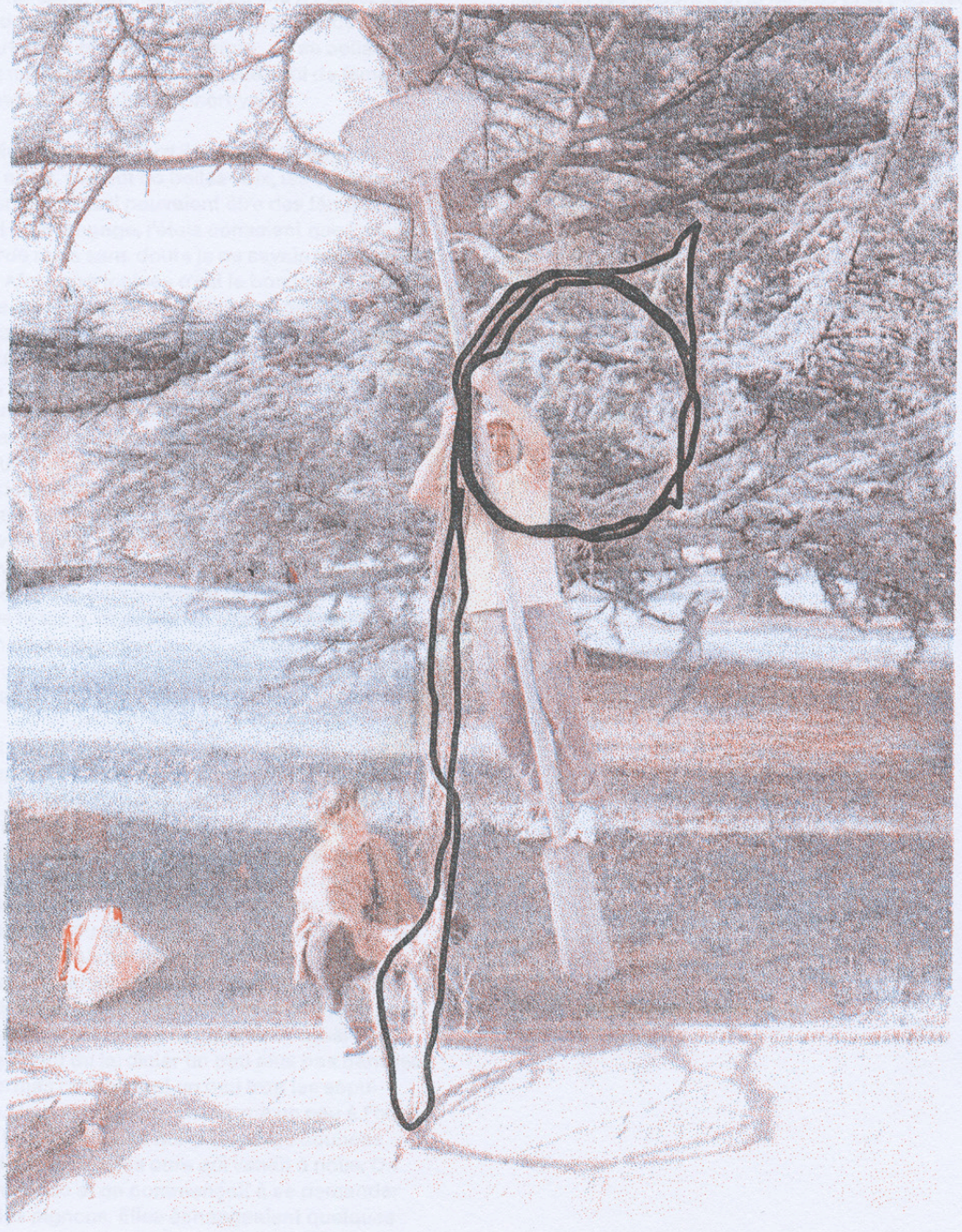
On traversait encore une fois la route, il fallait cette fois attendre aux feux. Je marchais au côté d'une fille, d'une femme dont je ne me rappelle plus le nom et voulais lui raconter d'une manière ou d'une autre l'histoire de mon oncle qui venait de décéder. Peut-être que quelqu'un venait de poser la question en demandant qui demain s'occupait du karaoké. Elle me disait qu'elle n'y allait pas mais que oui qu'elle aimait bien chanter sous la douche. Alors je lui parlais de Michel, mon oncle, de sa collection de plus de six milles disques de musique soul de femmes noires, comment je trouvais cela incroyable.

Il m'avait expliqué que plus tard il découvrait que les hommes, eux aussi, avaient de belles voix, les ténors. Bien sur les femmes aussi pouvaient être des ténors. Elle corrigeait mon langage, j'étais conscient que j'allais faire une bourde mais sans doute je ne savais plus et elle rétorqua, oui, Afro-américaines c'est le bon terme. Peut-être pourrions-nous trouver une école de gospel dans les environs de Lausanne ou Genève ? Elle ne savait pas où, mais savait que cela existait. Cela pourrait être une association, à qui, tous ces disques pourraient être confiés. Nous étions en train de marcher dans un champ, nous passions devant les jardins des habitants des blocs et déjà il y avait un portail. Il était fermé mais cette fois nous étions à l'intérieur et pas le contraire. Il fallait monter par la butte un peu abrupte, des ronces avaient été coupées à ras le sol. Avec Annie et la dame on hésitait un peu puis on se dirigea vers le jardin d'un particulier à côté des balançoires. Il restait une petite montée de cinquante centimètres sur de la terre, dessous les balcons, peut-être que quelqu'un allait nous dire un mot, un four barbecue était rangé là devant nous. Je pris les devants puis offrais une main à Annie.

On retrouvait les autres déjà assis sur un banc devant une vierge Marie. On y était tout bientôt. Nous pourrions bientôt longer les murs de Malévoz. Une terrasse toute nouvelle était en vue juste là devant la route, un peu comme une scène de théâtre ou peut-être l'on se sentirait à la vue des passants. Il y avait un gros vase sur un piédestal. Une table avec quatre chaises au milieu des cailloux noirs recouvrait la surface du milieu alors que sur le devant, les pierres tournaient au blanc. Une série de blocs de pierre qui tenait debout faisaient office de barrière / sculpture avec, sur chaque deuxième bloc, un réflecteur rouge pour avertir les voitures le soir. De la verdure était aussi de la fête avec le panneau du jardinier un peu plus bas dans les feuilles. Ces formes rappelaient un peu trop les sépultures disais-je. Un peu plus loin, une ferme un peu à l'oubli et encore une fois des ronces qui avaient été coupées et soudain l'odeur de l'ail des ours qui venait à nous. On parlait alors du pesto et on commençait à se demander d'où venaient les pignons. Elles échangeaient quelques mots en portugais. Je recommençais et disais encore une fois mais c'est cher, non ? Ça vient des arbres non ? Oui, nous on les récoltait toujours nous-même. Mais, ce n'est pas une plante non, c'est un pin ? La dame s'élança sur les escaliers qui faisaient partie du mur et qui entourait le parc de Malévoz. Elle cherchait cet arbre, je voulais la suivre mais déjà elle descendait.

Nous étions bientôt arrivés et quelqu'un faisait la remarque qu'ils allaient bien dormir ce soir. Il était 17h27, comme par magie nous étions parfaitement à l'heure. La discussion tournait autour de savoir si telle ou telle personne allait à la cafétéria ou si alors elle mangeait au Laurier, non je mange au Laurier. Nous étions en train de monter les marches et je ne sais plus pourquoi la dame disait et bien oui voilà chacun sa... chacun ses poux que l'autre rétorquait. Oui c'est vrai. On se remerciait tous réciproquement et changions de direction. Stéphane était monté et Christelle me disait qu'il avait un coup de téléphone à donner.

Je pris le deuxième balai, le faisais tourner et lisais l'indication notée au feutre sur la partie plastique rouge qui entourait les brindilles, ASP quelque chose et l'autre le Torrent. Je les posais respectivement un à la cuisine et l'autre dans le local des poubelles, j'hésitais, devant la poubelle, là il risquerait de tomber, alors plus derrière contre la fenêtre.



Ce qui constitue, ce qui nourrit l'être idéal que chacun de nous s'efforce de former en lui-même, ce n'est pas tant l'ensemble des idées qui en dessinent le contour, que la passion pure, la loyauté, le désintéressement dont nous enveloppons ces idées.

Carnet de résidence #5 - François Dey

Crédits photographiques: François, Christelle, Iris

Merci à Erwin Blok, Livija Dey, Renata Šifrar, Marianne Dey-Raemy, Pierre Dey, MAD, Gabriel Bender, Iris Aeschlimann, Marianne Défago, Christelle Gex, Pascal Vigolo, Alex Schofield, Jean-Nicolas Bays, Beat Aeschlimann, Numa Francillon, Lucia Masu, Christine, Annie, Léonard, Mikele, Vincent, Anaïs, Raphaël, Jennifer, Zacharie et toutes les personnes avec qui nous avons partagé ces moments.

Par respect d'anonymat, nous mentionnons par leur prénom les personnes hospitalisées ainsi que les visites externes.

Annotations: Ludwig Hohl, Fernand Deligny, Eugene T. Gendlin, Maurice Maeterlinck, Maurice Maeterlinck, Numa Francillon, Maurice Maeterlinck

Typographies: Karrik, Clémentite

Avec le soutien de

Malévoz Art, Culture et Patrimoine
Service de la culture du Canton du Valais

Achevé d'imprimer le 20 mai 2022
sur les Gestetner d'Erwin Blok à Malévoz, Monthey

ISBN 978-2-9701248-4-9

Malévoz
Quartier
Culturel

Le Canton du Valais encourage la culture
DerKanton Wallis fördert Kultur

Index

Nous décidons d'imprimer un deuxième chapitre, J'ai fait une liste de mots pour une chorégraphie. Je me focalise sur balance et support dans la foulée on commence par se dire, t'es une balance et je ne te supporte plus. MAD était parti pour de bon. Je dessinais une liane qui, tenue par six personnes, entrelacerait une civière. J'avais bloqué sur les feuilles de Léonard, comme avec la peinture de carrés, cela m'apaisait, presque toutes avaient cinq tiges. Mikele me faisait remarquer que ces photographies n'allaient pas remplacer cette expérience de ramassage de clématite. Nous avions mis deux trois minutes pour dessiner le cercle d'apprentissage, observer, agir, réévaluer. Nous étions rentrés avec nos tresses en procession jusqu'aux escaliers. Je sentais cette juste balance d'être ensemble à distance. Nous marchions chacun dans notre monde. Les gens s'intriguaient et nous arrêtaient. On sortait sous la pluie, les lettres se formaient dans la résistance de la clématite. Une personne imaginait la lettre et nous la construisions ensemble pour la caméra. Avant de lancer mon deuxième atelier de balais, je m'échauffais tout seul, je dansais avec les balais, marchais en échasse, glissais entre leur construction, tout un spectacle germait. Nous restions sur place, on se copiait avec nos balais, la tension disparaissait peu à peu, je faisais confiance. Après une heure, nous commencions à filmer le collage de chorégraphie les balais attachés dans les branches. Le deuxième stade de l'illusion, deux formes s'additionnaient dans la perspective, les balais outils, la neige artificielle qui, elle, ressemblait à des pixels alors qu'on la balayait dans les formes. Il y avait comme un bug dans la tête, le rapport entre notre vision et nos mouvements s'était détaché. La clématite dessinait ces chemins de vie d'une même personne. Nous avions tracé la clématite sur l'asphalte, on suivait son ombre. Cela donnait trois niveaux. Les balais n'avaient que dispersé la craie. L'eau de la fontaine d'à côté nous la fit disparaître. Puis assis dans nos tulipes on prenait le soleil au milieux des pissenlits. Iris essayait de parler espagnol avec la jeune fille. La deuxième fois que l'on continuait l'alphabet, il faisait chaud et on était lent, cela paraissait barbant. Ce jour-là Vincent nous expliquait la valeur de cette activité pour lui. Prendre des décisions à plusieurs, partager la pyramide des responsabilités pensais-je plus tard. T'as une seconde de film où ils sont debout ensemble disait Jennifer. Nous pensions au fait que l'image ne nous montrait pas le balai qui tient debout. On le voit qui tombe mais on sait qu'il était debout. Je m'attrayais à finir les lettres, Livija m'aidait, les choses autour de moi me supportaient. Nous avions finit par une marche de tapotements de triolets et un massage de vagues à trois balais de rugosité contrastée. On avait essayé de donner structure à cette clématite qui trainait, il fallait la transformer. Elle résistait dans toute son organicité. Pascal et la stagiaire en soins lâchaient des soupirs et des lettres qui raclaient la gorge. Les baguettes se cassaient sous la pression d'un troisième point. Je venais d'arriver dans le théâtre. J'y montais une caméra pour filmer la salle et projeter cette image sur un écran. Nous y installions les balais pour y faire les chiffres avec Annie et Pascal. En quarante cinq minutes on avait finit. On partait se promener. Mikele était comme un oiseau qui grimpait là où il lui semblait bon. Il faisait chaud, on retournait à la fontaine. L'atelier nous faisait prendre le temps de regarder les passages des nuages, nos ombres disparaissent. Je me demandais qu'elles étaient ces personnes qui travaillent au rythme des nuages.